

# comptoir ethnographique



Vit:



M<sup>r</sup> Jaccard Professeur  
Belles-Roches B

Musée Ethnographique

~~Edif. Ramin~~  
Edif. Ramin  
École de Commerce Lausanne.

~~Edif. Ramin~~





Graphisme, Anne Grossenbacher, Genève  
Photolithographie, Transmedia SA, Genève  
Illustration de couverture, fig. 7 et 25



# *Comptoir ethnographique*

SOUS LA RESPONSABILITÉ DE NICOLE FROIDEVAUX ET ALAIN MONNIER

Document du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire  
Lausanne 1997

AUTEURS

Christophe Blaser, *Musée de l'Elysée, Lausanne*

Pierre Crotti, *Musée cantonal d'archéologie  
et d'histoire, Lausanne*

Thomas David, *Université de Lausanne*

Nicole Froidevaux, *Musée cantonal d'archéologie  
et d'histoire, Lausanne*

Gilbert Kaenel, *Musée cantonal d'archéologie  
et d'histoire, Lausanne*

Alain Monnier, *Université de Genève*

Publication à l'occasion de l'exposition  
«Comptoir ethnographique»  
du 11 avril au 29 juin 1997  
Espace Arlaud - Place de la Riponne - Lausanne

## SOMMAIRE

- 7 Un Musée cantonal d'ethnographie à Lausanne?  
par Gilbert Kaenel et Pierre Crotti
- 17 Prolégomènes au Comptoir ethnographique  
par Nicole Froidevaux et Alain Monnier
- 29 Souvenirs d'Orient: extraits du carnet intime de  
Louis Rambert (1839-1919)  
par Thomas David
- 43 L'or, le fer et les Sirineyris: L. Kuffre & Co.,  
Importation de Machines, Europe et Etats-Unis,  
Analyse et Exportation de Minéraux et d'autres  
Produits du Pays, Lima et La Paz  
par Alain Monnier
- 53 Géologie, colonialisme et lycanthropie: Feuilletau  
de Bruyn en Nouvelle-Guinée hollandaise  
par Alain Monnier
- 63 Le dandy, l'excentrique et le bourgeois: portraits  
d'Indiens des collections du Musée d'ethnogra-  
phie de Lausanne  
par Christophe Blaser
- 77 Convertir ou se convertir: la Mission suisse aux  
Indes ou l'Ingénieur R.A. Bergier  
par Alain Monnier
- 84 Source des illustrations
- 85 Remerciements



*Fig. 1. Herminette, avec lame en pierre polie, des Iles de la Société (Polynésie), faisant partie de la collection Troyon (Henri Christy, s.d.). Long. 29.5 cm.*

## *Un Musée cantonal d'ethnographie à Lausanne?*

PAR GILBERT KAENEL ET PIERRE CROTTI

Qui connaît l'existence d'un Musée d'ethnographie à Lausanne, au statut de musée cantonal d'après la «Loi sur les activités culturelles du 19 septembre 1978»? Qui, mis à part un cercle restreint de professionnels et d'initiés, ou quelques passionnés ayant gardé en mémoire la modeste exposition présentée en 1975/76 au Forum de l'Hôtel de Ville?

Depuis près de 150 ans, il faut bien le reconnaître, la volonté de constituer une collection ethnographique cohérente, ou du moins répondant à des objectifs scientifiques ou éducatifs clairement définis, ne s'est exprimée que de manière intermittente, au gré des bonnes volontés et des initiatives individuelles. De son côté, le pouvoir politique n'a jamais manifesté un réel intérêt pour cette collection, ce dont témoignent les errances évoquées ci-dessous par Nicole Froidevaux et Alain Monnier dans leurs «Prolégomènes...».

Actuellement forte d'environ 3000 objets, la collection ethnographique s'est constituée de manière souvent aléatoire, au rythme de dons ou de legs par des personnalités ayant voyagé ou vécu dans des terres lointaines, pour la plupart entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, et voulant faire partager ces expériences à leurs concitoyens: fruits du hasard par leurs provenances ou par le choix des objets collectés, véritable bric-à-brac «exotique», chargé de sens et d'émotion pour celui qui en a fait don à son canton, ou pièces de qualité reflétant le goût du collectionneur avisé (fig. 1-6).

### **Une exposition et une publication à vocation historiographique**

Nicole Froidevaux, ethnologue formée à l'Université de Neuchâtel, s'était vu confier en 1991 par le Musée cantonal d'archéologie et d'histoire

le soin d'achever l'inventaire informatisé du Musée d'ethnographie, en caisses depuis 1976; elle a pu ainsi acquérir une connaissance détaillée des collections et de leur histoire.

Alain Monnier, historien des religions et chargé de cours à l'Université de Genève, est coutumier des présentations offrant de multiples niveaux de lecture et dans lesquelles les points de vue historiographiques tiennent une large place, comme en témoignent ses expositions au Musée d'ethnographie de Genève (*L'Amazonie d'une baronne russe* en 1994, *Du Pays de Vaud au Pays du Vaudou* en 1996, consacrée à Alfred Métraux).

Face à l'accumulation d'objets divers que nous évoquons plus haut, représentatifs de la «totalité» du génie humain (ou du moins dont c'était le projet, ô combien utopique...), les commissaires d'exposition ont choisi un «ordre», inspiré de la classification méthodologique proposée par le Lausannois Alexandre-César Chavannes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; ils ont porté leur regard sur les personnes, des Vaudois et des Lausannois surtout, qui se trouvent derrière ces objets, derrière leurs étiquettes ou les mentions des anciens livres d'inventaire.

La publication qui accompagne le «Comptoir ethnographique», sans être un catalogue au sens traditionnel du terme, permet de prolonger la réflexion, de se replacer dans les mentalités (vaudoises ou du bout du monde) qui ont présidé au dépôt d'objets dans un musée officiel – soit, d'une certaine manière, à leur sanctification –

suivi du rituel de l'inscription à un inventaire, en principe inaliénable...

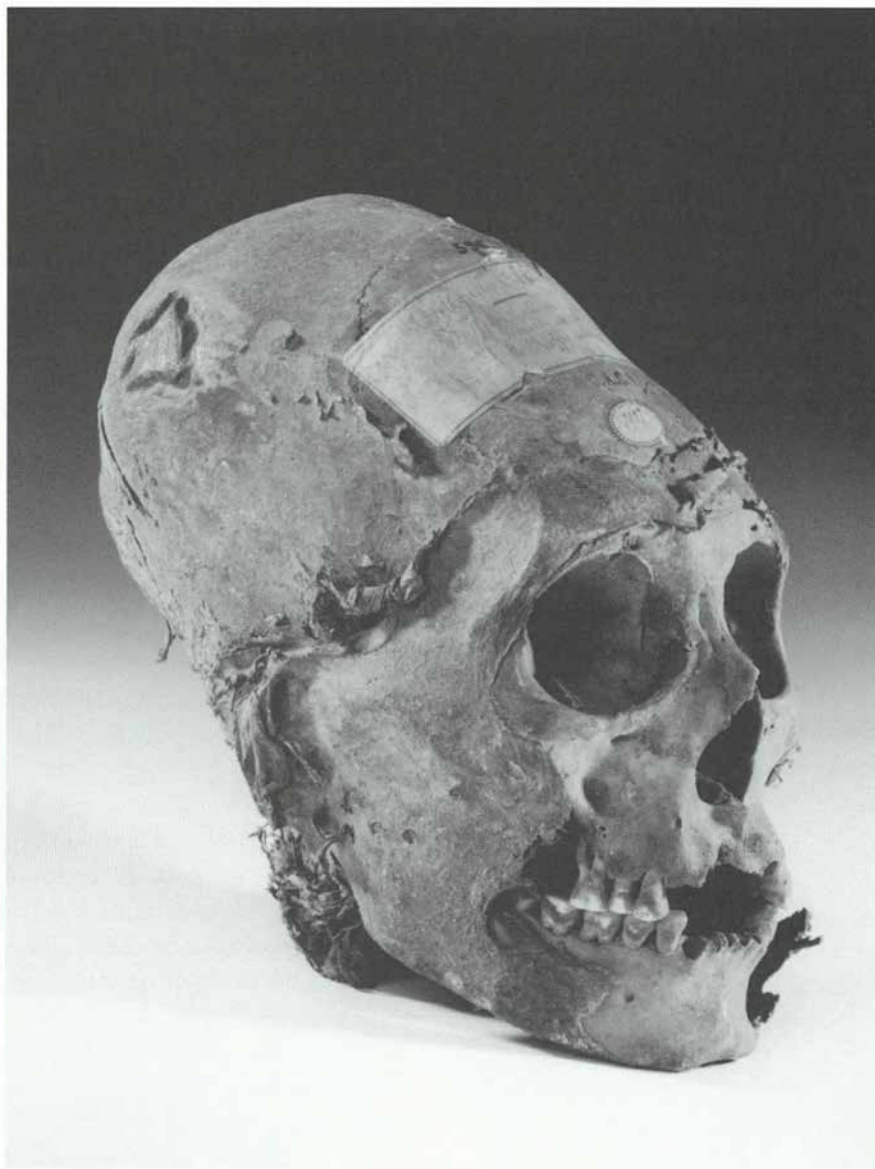
C'est ainsi que Thomas David nous fait rêver avec les «Souvenirs d'Orient...» de Louis Rambert: même si le lien avec les collections est plus que ténu (alors que des objets ont été remis par son ami Huguenin au Musée d'ethnographie de Neuchâtel), les quelques pages choisies de ce journal illustrent bien, juste avant la Première Guerre mondiale, l'atmosphère, au sein de la société coloniale des intellectuels, hommes politiques ou entrepreneurs portant leur regard sur l'Autre...

Alain Monnier nous fait changer de continent et remonter d'une génération au moins, en évoquant l'expédition du Lausannois Kuffre au Pérou et en Bolivie au début des années 1870, dans des régions qu'il connaît par ailleurs personnellement.

Les mythes prennent une part importante dans la tentative de comprendre l'Autre, comme en témoigne son article relatif à la Nouvelle-Guinée hollandaise et aux «échantillons» rapportés par le géologue Feuilletau de Bruyn au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui ne sont pas uniquement minéralogiques!

Retour en Amérique, du Nord cette fois-ci, avec les extraordinaires portraits d'Indiens commandités vers 1870 par Hayden, une fois de plus à l'occasion d'enquêtes géologiques et géographiques. Des Indiens aux dandys parisiens, la distance est-elle si grande, s'interroge Christophe Blaser?





*Fig. 2. Crâne d'Inca de Bolivie, trouvé dans une ruine indienne  
au pied de la montagne Illimani (L. Kuffre, 1876).*

Le regard perçant, si intelligent de Baudelaire nous aide à comprendre celui des photographes de la Mission Hayden, plus que les Indiens eux-mêmes...

Enfin, après la politique, le commerce, la science, les comportements sociaux ou culturels: la religion. Alain Monnier nous parle de la Mission suisse aux Indes, basée à Lausanne, dont une centaine d'objets se trouvent actuellement dans les collections du Musée d'ethnographie, ainsi que de la personnalité de l'ingénieur Bergier, converti au bouddhisme.

Voilà qui clôt, provisoirement espérons-le, ces quelques instantanés d'histoire liés aux collections vaudoises.

### **Archéologie et ethnographie: un mariage de raison?**

Les collections du Musée d'ethnographie sont déposées au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire depuis 1976, sans qu'il soit question, pour l'instant, d'une présentation publique sous forme d'exposition permanente. La vocation essentielle de cette institution est axée sur la conservation et la mise en valeur du patrimoine archéologique et historique vaudois. Le Musée n'a donc aucune politique d'acquisition dans le domaine de l'ethnographie, se bornant à accepter les dons qui viennent, de manière aléatoire comme par le passé, enrichir son fonds: c'est le cas des objets africains remis récemment au Musée par la famille Trokay (fig. 12).

Les mentalités ont d'ailleurs fortement changé depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et l'arrivée des premières pièces de la collection dont le but, au-delà de leur perception comme des «curiosités», était éminemment éducatif: rendre accessible au plus grand nombre la réalité quotidienne d'autres peuples, éloignés dans l'espace, à l'aide d'objets «originaux», et ainsi faire «voyager» l'immense majorité des personnes qui n'avaient guère l'occasion, durant toute leur existence, de s'éloigner de leur terroir. Après la Première et surtout la Seconde Guerre mondiale, un nombre croissant d'Européens ont accès au voyage et peuvent ainsi entrer directement en contact avec des cultures différentes dans leur réalité matérielle.

Le choc culturel du XIX<sup>e</sup> siècle se banalise, et l'on assiste à l'appropriation d'un patrimoine «ethnographique» ancestral dont on ne retient bien souvent que l'aspect esthétique et surtout vénel; en d'autres termes, les pays riches procèdent à un pillage systématique et l'intérêt particulier, financier, prime sur les considérations patrimoniales et surtout éthiques. Inutile de préciser que les vestiges archéologiques ont subi les mêmes aléas et restent encore très menacés. La «convention d'Unidroit du 24 juin 1995 sur les biens culturels volés ou illicitement exportés», signée par la Suisse à Rome le 26 juin 1996, et qui devra être ratifiée prochainement, s'inscrit dans ce type de préoccupations essentielles. Cela signifie-t-il pour autant la fin des Musées d'ethnographie européens, la fin de l'accroissement de leurs collections?





Fig. 3. Parure d'oreille des Iles Marquises, Polynésie (Dr. Ch. Marcel, 1890-1900), enregistrée comme «amulette, dent de Bouddha». Long. 7.5 cm.

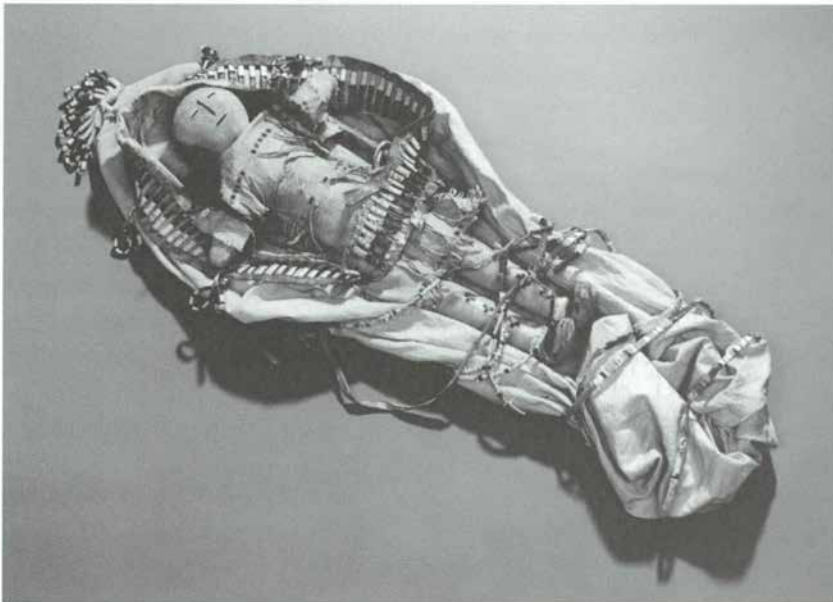


Fig. 4. Porte-bébé indien d'Alaska, en tissu, avec poupée (Bauer, 1936). Long. 86 cm.

Pour terminer, le dépôt des collections d'ethnographie au Musée d'archéologie et d'histoire ne semble pas aussi dépourvu de raison que cela pourrait paraître au premier abord. Le regroupement de ces disciplines des sciences humaines ou sociales que sont l'archéologie et l'ethnologie correspond à une nécessité intellectuelle d'appréhender et d'expliquer l'Autre dans le temps et dans l'espace, ou du moins de tenter de le faire. Depuis les années 1960 et 1970, à la suite de la «New Archaeology», les rapports de l'archéologie avec l'ethnologie se sont renouvelés, du point de vue méthodologique notamment, avec le développement de l'«ethnoarchéologie».

Frédéric-Louis Troyon (1815-1866), premier conservateur dès 1852 du Musée des Antiquités (qui deviendra l'actuel Musée cantonal d'archéologie et d'histoire en 1955), ne s'y est pas trompé. Il utilisait alors le «comparatisme ethnographique» pour étayer ses interprétations des sociétés passées européennes. D'ailleurs plusieurs objets inventoriés dans les collections ethnographiques sont en fait des trouvailles archéologiques, voire anthropologiques (fig. 1, 2) provenant d'autres continents; nous illustrerons cette réunion des savoirs et des objets qui les constituent en citant un passage de Troyon, tiré de ses *Monuments de l'Antiquité dans l'Europe barbare*, Lausanne, 1868, pp. 102-103:

*Des antiquaires ont avancé que l'identité des formes désigne un même peuple ou l'emprunt à une source commune. Il nous suffira de présenter*

*quelques faits pour réfuter cette manière de voir. Les pointes de flèches en pierre de la forme d'un triangle ou d'un cœur allongé sont les mêmes, non-seulement dans les anciens tombeaux de l'Europe et du nord de l'Amérique, mais encore dans le Japon et chez les peuples modernes de la nouvelle Zélande. Les mêmes pièces munies d'une pointe destinée à entrer dans la hampe, se retrouvent en Europe, dans le Japon et dans le Mexique. Une forme plus compliquée, échancrée sur les bords pour donner à la ligature plus de solidité, est commune à la Suède, au Mexique et à la Californie. Les coins ou haches en pierre sont encore identiques en Europe, dans le Mexique, dans la terre de Feu et dans les îles de la mer du Sud. [...]*

Après les faits que nous venons de présenter, nous ne pouvons expliquer ces rapports que par l'unité de l'esprit humain. C'est pour avoir négligé l'étude de l'ensemble qu'on établit trop souvent entre deux points isolés, détachés du tout, des rapports immédiats de parenté ou d'influence. Les faits prennent une autre signification quand on généralise ces recherches et qu'on tend vers le point de départ. Dès que les peuples, dans leur état d'enfance, indépendamment des lieux et des temps, présentent la même manière de faire, nous devons reconnaître qu'il y a chez eux unité d'esprit, communauté d'origine, en un mot: un seul Adam, une seule espèce.

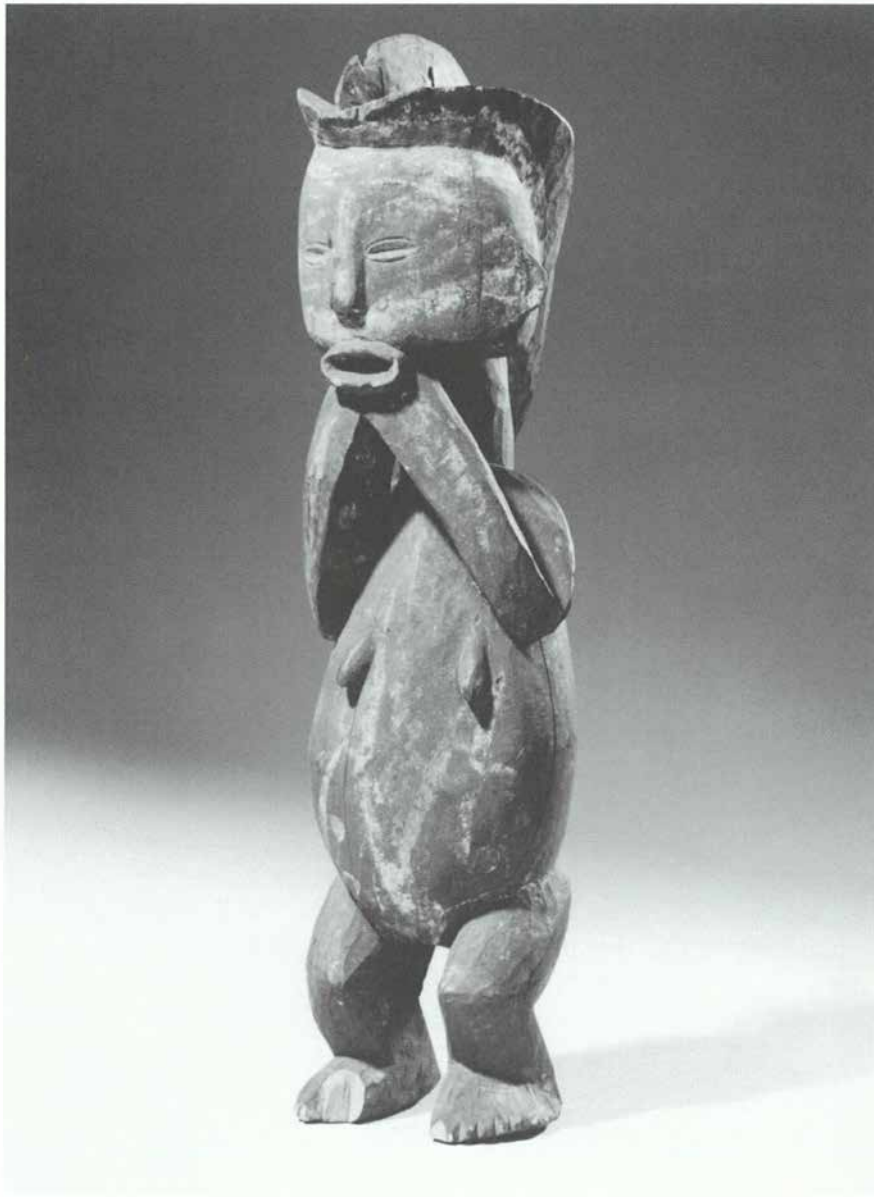


Fig. 5. Statuette Hungana du Zaïre (s.n., s.d.). Haut. 46.5 cm.





*Fig. 6. Statuettes Lega du territoire de Gambari, Zaïre (Nelly Beaud, 1937). Haut. max. 18.7 cm.*





Fig. 7. Enveloppe d'une lettre adressée le 30 mars 1922 par Paul Möhr au Musée ethnographique, à propos d'objets rapportés du Congo belge (tribu anthropophage Niam-Niam).

## *Prolégomènes au Comptoir ethnographique*

PAR NICOLE FROIDEVAUX ET ALAIN MONNIER

Le Comptoir ethnographique est né d'un paradoxe.

En 1788, un Lausannois, Alexandre-César Chavannes, invente le mot «ethnologie». C'est la «science de l'homme considéré comme appartenant à une espèce répandue sur le globe & divisée en divers corps de sociétés ou nations occupées à pourvoir à leurs besoins & à leurs goûts, et plus ou moins civilisées».

Dans le projet méthodologique de Chavannes, cette «ethnologie» qui s'occupe de la vie sociale de l'homme n'est qu'une partie de l'«anthropologie» ou «science générale de l'homme». Les autres parties constitutives de cette science sont l'«anthropologie proprement dite», consacrée à la nature humaine; la «noologie ou science de l'homme considéré comme être intelligent, développant sa pensée et ses opérations, pour

connoître tout ce qui l'environne & l'intéresse»; la «boulologie ou science de l'homme considéré comme doué de volonté, d'activité, de liberté, & des règles morales qu'il doit suivre dans ses déterminations en vue du plus grand bien»; la «glossologie ou science de l'homme parlant, qui traite du langage parlé & écrit, pour en montrer les premières origines, la formation, le développement & les progrès»; l'«étymologie», la «lexicologie» et la «grammatologie», qui s'inscrivent dans les préoccupations linguistiques de l'époque; et enfin la «mythologie ou science de l'homme occupé dans tous les temps à des recherches sur son origine & sur ses destinées futures, mais malheureusement trop sujet à s'égarer sur ce point, & livré à un esprit d'aveuglement qui l'a entraîné dans les travers les plus monstrueux & les plus funestes», une définition

dont la chute marque bien les limites imposées à cette construction idéologique par la foi et la vocation théologique de Chavannes: dès 1766, il a en effet occupé la chaire de théologie dogmatique à l'Académie de Lausanne<sup>1</sup>.

Alors que les bases d'une systématique de la science de l'homme sont ainsi posées à Lausanne dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la collection ethnographique qui est maintenant déposée au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire semble, elle, ne jamais avoir trouvé sa place. Les objets qui la composent ont suivi des voies impénétrables, passant par le Musée des Antiquités, l'École d'Agriculture, le Musée Industriel, le Musée d'Art industriel, le Musée de Vevey ou l'École de Commerce. Un «Musée ethnographique» ou «Musée d'Ethnographie» existe sur le papier: papier à lettres (parfois comme «Musée anthropologique et ethnographique», en 1924), correspondance et rapports du Département de l'Instruction publique et des Cultes à propos du crédit annuel qui lui est alloué et de son utilisation (lettre du 22 février 1924, rapports de l'année 1913 et suivantes), ou Loi du 19 septembre 1978 sur les activités culturelles, actuellement en vigueur. Mais il n'a jamais fait l'objet d'une construction ni concrète – un bâtiment qui lui serait consacré – ni conceptuelle – à part divers inventaires et des expositions partielles ou temporaires.

L'adjectif «ethnographique» sous sa forme savante est apparu lui en 1772: August Ludwig

Schlözer, professeur à Göttingen, l'emploie dans sa *Vorstellung einer Universal-Historie*, accolé au mot *Völkerkunde*, pour définir une méthode historique centrée sur la notion politique de «peuple». C'est une méthode «linnéenne», dit Schlözer, issue donc des sciences de la nature<sup>2</sup>. Quinze ans plus tard à Lausanne, un donateur lègue une collection privée d'insectes et autres «curiosités de Surinam» à l'Académie (Archives cantonales vaudoises, Bg 13 bis 13, folio 162 v.). Le temps en est encore aux «curiosités» et Lausanne ne compte aucun musée.

Le mot «ethnographique» se retrouvera dans la bouche de Charles-Théophile Gaudin lorsqu'il prononcera en 1862 son discours d'inauguration du Musée Industriel: «Nous placerons à côté des cotons bruts des cotons filés, tissés et teints; les cotons imprimés, sous forme de collection ethnographique, c'est-à-dire des échantillons de cotonnades préparées par l'industrie européenne d'après le goût des peuplades les plus reculées de l'univers» (*Gazette de Lausanne et Journal Suisse*, N° 53, Mardi 4 mars 1862).

Dans ce cadre du Musée Industriel qui veut montrer comment, à partir des matières premières, l'ingéniosité humaine produit des objets manufacturés, et qui se place «sous la bénédiction de Dieu sans lequel il ne saurait devenir au milieu de nous un moyen de civilisation et de perfectionnement moral» (*Gazette de Lausanne et Journal Suisse*, N° 55, Jeudi 6 mai 1862), la «collection ethnographique» ne témoigne



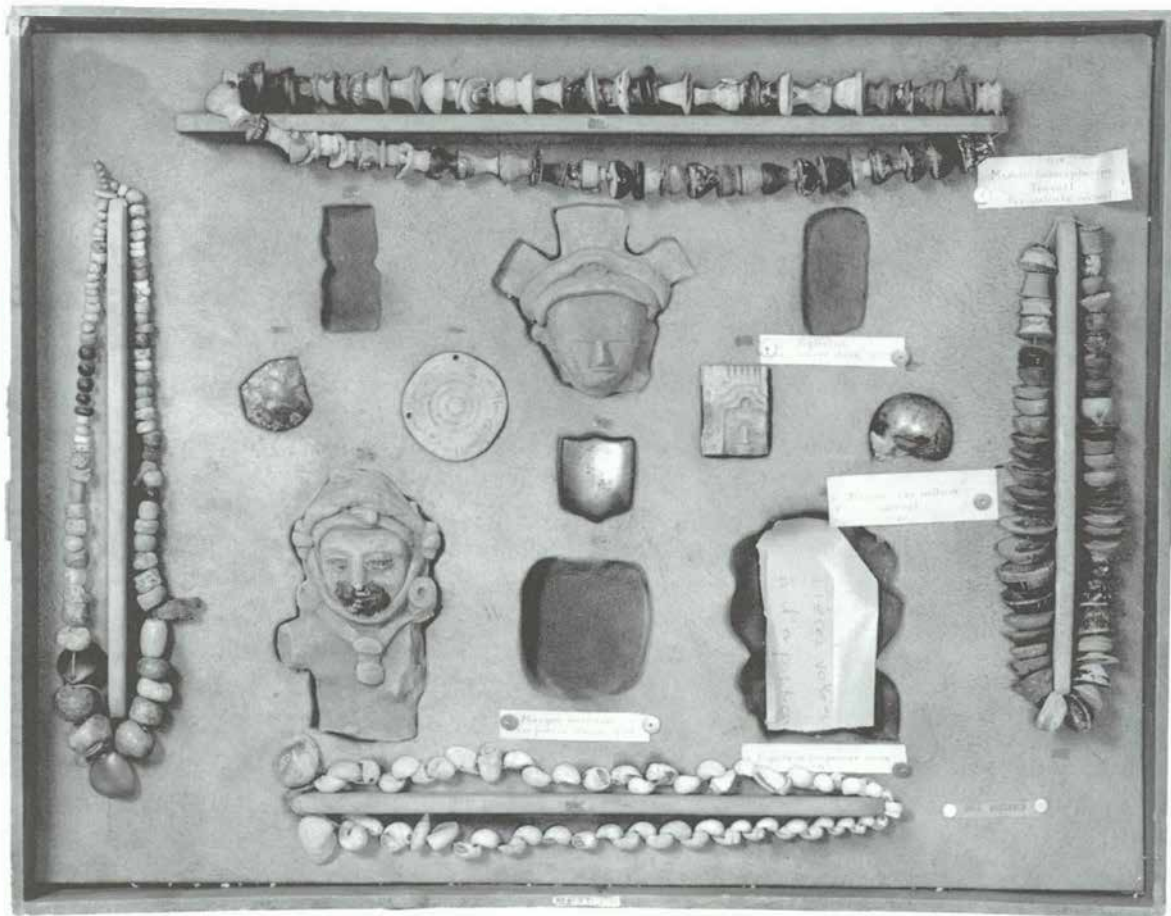


Fig. 8. Pièces précolombiennes du Mexique  
(Abbé Emmanuel Domenech, Aumônier de l'Empereur Maximilien, 1870).  
Long. 65 cm.

donc pas tant de l'activité des peuples exotiques que de notre production industrielle adaptée à leur goût. On peut se demander si la finalité de ces objets «ethnographiques» est d'orner les salons lausannois ou d'être vendus aux populations qui les ont inspirés pour leur apporter la civilisation...<sup>3</sup>

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire de la collection ethnographique vaudoise se confond avec celle du Musée cantonal. Les objets se trouvent éparpillés parmi les pièces d'antiquités et de sciences naturelles de la Bibliothèque cantonale au début du siècle, puis dans les collections de minéraux, de peintures et des antiquités de l'Académie à partir de 1820 environ; une trentaine d'années plus tard, à l'époque de la distinction entre Musée des Sciences naturelles et Musée des Antiquités, ils se mêlent aux collections préhistoriques, égyptiennes, cypriotes, étrusques, grecques, romaines, médiévales, lapidaires et des médailles. S'il fallait fixer un point de départ à la collection ethnographique, la figure du responsable du Musée des Antiquités de 1852 à 1866, Frédéric Troyon, s'imposerait, car le legs de sa collection privée au Musée, à son décès, comprend une cinquantaine de pièces ethnographiques, selon l'inventaire qu'il en a dressé lui-même<sup>4</sup>.

Malgré les dons d'Arnold Morel-Fatio, conservateur du Musée Historique cantonal de 1866 à 1888, notamment deux cent trente-neuf pièces détachées de la collection de l'Abbé Emmanuel Domenech, aumônier de l'empereur

Maximilien (Mexique précolombien: figurines en terre cuite, masques, fusaioles, sifflets, grelots, coupes, vases, boutons et lames d'obsidienne, moules à imprimer les poteries, etc.), la collection ethnographique fait apparemment piètre figure (fig. 8). Le 23 mars 1898, Samuel Bieler, directeur de l'Ecole d'Agriculture du Champ-de-l'Air et fondateur du Musée du même nom, écrit au Département de l'Instruction publique à Lausanne:

*J'avais reçu il y a quelques mois [...] de M. Tharin un vaudois qui est majordome chez M. Mac Kinley Président des Etats-Unis, la flèche indienne et les écailles de poisson ci-jointes. Ces objets me paraissent mieux à leur place dans nos collections d'ethnographie, qui sont la partie faible de notre musée cantonal, et c'est pour quoi je les envoie au Département à destination du Musée. J'avais demandé à M. Tharin une note sur la flèche qu'il m'avait remise et il m'a fait envoyer la petite notice ci-jointe qui indique que la flèche provient de la tribu des Odages. M. Tharin de Washington est l'oncle du jeune Félicien Tharin qui est employé au laboratoire de M. [Duserre] à Montcalmex. [...]*

(Archives cantonales vaudoises, K XII a 1264, copies de lettres, 1896-1902: Bibliothèque et musée).

En 1913, le rapport du Département de l'Instruction publique et des Cultes désigne le «Musée d'Ethnographie» comme une entité distincte. La «partie faible» semble avoir trouvé une place et l'existence d'un Musée d'Ethnographie



*Fig. 9. Casse-tête à bec d'oiseau de Nouvelle-Calédonie  
(Musée de Vevey, 1925; Rieser, 1931; Hessler et Ponnaz, 1937).  
Long. max. 85 cm.*



être acquise. L'institution est créée, mais n'a pourtant pas de local spécifique où s'établir. S'engage une série de déménagements: après que la collection a été transférée, avec les collections préhistoriques et anthropologiques, de la Nouvelle Préfecture au Palais de Rumine en 1907, le Musée ethnographique est logé à l'Ecole Normale vers 1913, puis à l'Ecole de Commerce à partir de 1916-1917. François Tauxe, préparateur puis conservateur-adjoint du Musée Historique et responsable des collections anthropologiques et ethnographiques, en dresse un inventaire répertoriant un millier d'objets – la collection s'est donc élargie de près de vingt fois depuis le legs de Frédéric Troyon – qui sera mis à jour par le professeur Henri-Albert Jaccard par la suite.

L'aspect pédagogique de l'institution muséale est clairement mis en relief. A l'Ecole de Commerce, le Musée est associé à l'enseignement de géographie et placé sous la responsabilité d'un professeur de géographie et d'histoire, Henri-Albert Jaccard. Lausanne compte à l'époque plusieurs musées destinés à stimuler l'intérêt des étudiants: les Musée Agricole du Champ-de-l'Air, Musée d'Art industriel et Musée d'Ethnographie servent d'appui aux enseignements agricoles, artisanaux, industriels et commerciaux. Des objets des deux premiers musées ont rejoint la collection ethnographique à diverses époques (1924, 1954, 1986-1987), parfois au moment d'une disparition (Champ-de-

l'Air) ou d'une réorganisation. Et certains des élèves de ces institutions ont probablement quitté le giron vaudois pour s'établir en Afrique du Nord, commercer au Brésil ou parcourir le monde. Le palais Arlaud est peut-être le seul musée à vocation pédagogique qui n'ait pas fourni quelques pièces à la collection ethnographique; l'exposition d'aujourd'hui y vient par un hasard paradoxal.

Sous l'impulsion d'Henri-Albert Jaccard, soutenu par son confrère François Tauxe, le Musée ethnographique acquiert de nombreuses pièces de particuliers comme d'institutions de la place ou des environs. Le Musée de Vevey cherche des salles d'exposition pour ses collections, et en 1909 le président du Comité du Musée écrit à la Municipalité de cette commune: «Le comité a sous sa surveillance non seulement ce qui concerne l'histoire naturelle, mais aussi les collections historiques et ethnographiques, à l'exception du Vieux-Vevey. C'est-à-dire: médailles, armes, antiquités, objets de pays étrangers, dont beaucoup donnés par des Veveysans (Dor, Nicod, Coindet, Muret, etc.). Malheureusement l'on ne sait où mettre ces objets qui suffiraient pour remplir une salle» (Archives communales de Vevey, carton 86.03, Musée d'histoire naturelle, Vevey); et de demander pour conclure une salle d'exposition. Aucune solution satisfaisante n'a été trouvée, puisque le 6 novembre 1925 la Société du Musée de Vevey se plaint du traitement réservé aux collections:

*Avisé hier matin par le Bureau des Travaux de notre ville, d'avoir à évacuer le local à la Cour au Chantre, où était logée provisoirement la Collection Chavanne, objets div, armes, etc.. je me suis rendu au dit local hier matin, et ai constaté que ladite collection qui avait au courant de l'année subi un triage en ma présence par le Prof. Jaccard à Lausanne, avait été, et sans que j'en sois avisé, remise en tas, dans le local en question, et que des ouvriers travaillent dans cette chambre. Comme d'autrepart on me prévient que cette collection sera déménagée une fois de plus, et mise aux combles de l'immeuble de la Cour au Chantre, je viens au nom de notre Comité vous dire que notre responsabilité ne saurait être mise en jeu, pour ce qui concerne le contrôle de cette collection dont une partie a déjà disparu au cours des nombreuses pérégrinations qu'on lui a fait subir. D'autrepart [...] je vous informe que notre comité désire garder un certain nombre d'objets qui seront placés dans ce qui nous reste de place dans les vitrines du Musée, et que nous avons offert ce jour le restant de cette collection au Musée ethnographique de Lausanne, comme don de la part de la Commune de Vevey et de son Musée. Si ce don est accepté, le conservateur du Musée ethnogr. de Lausanne, Mr. A. Jaccard, viendra en ma présence prendre possession de cette collection, qui figurerait à Lausanne, sous le nom de Collection Chavanne de Vevey. [...]*  
(Archives communales de Vevey, carton 86.03, Musée d'histoire naturelle, Vevey).

Quelques mois plus tard, une bonne centaine d'objets de différentes origines – des armes du Japon, des fusils, haches, casse-tête, bâtons, sagaies, bambous et colliers de Nouvelle-Calédonie (fig. 9), des arcs et flèches, une hachette, des bracelets et colliers d'Amérique du Nord, des javelots, lances, boucliers, carquois et sabres d'Afrique septentrionale – rejoignent le Musée ethnographique, dont les objets sont exposés et entreposés dans les greniers de l'Ecole de Commerce.

Henri-Albert Jaccard décède à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. La collection compte mille neuf cent cinquante-trois pièces enregistrées; elle a quasiment doublé depuis 1916. Le poste de conservateur du Musée d'Ethnographie n'est pas repourvu et la rédaction de l'inventaire est abandonnée, bien que différents dons rejoignent la collection, comme en 1954 quelques objets du Musée du Champ-de-l'Air démoli en février, ou le legs d'un ancien administrateur belge au Congo en 1995 (fig. 12), et que certains travaux d'entretien soient effectués sur les pièces de la collection. Le Musée d'Ethnographie plonge gentiment dans l'oubli. Il sera redécouvert en 1974, car des transformations sont entreprises à l'Ecole de Commerce. Les objets sont restaurés, Daniel Glauser en dresse l'inventaire systématique puis les expose temporairement à l'Hôtel de Ville de Lausanne. Ils sont ensuite placés sous la responsabilité du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, déposés au Palais de Rumine et



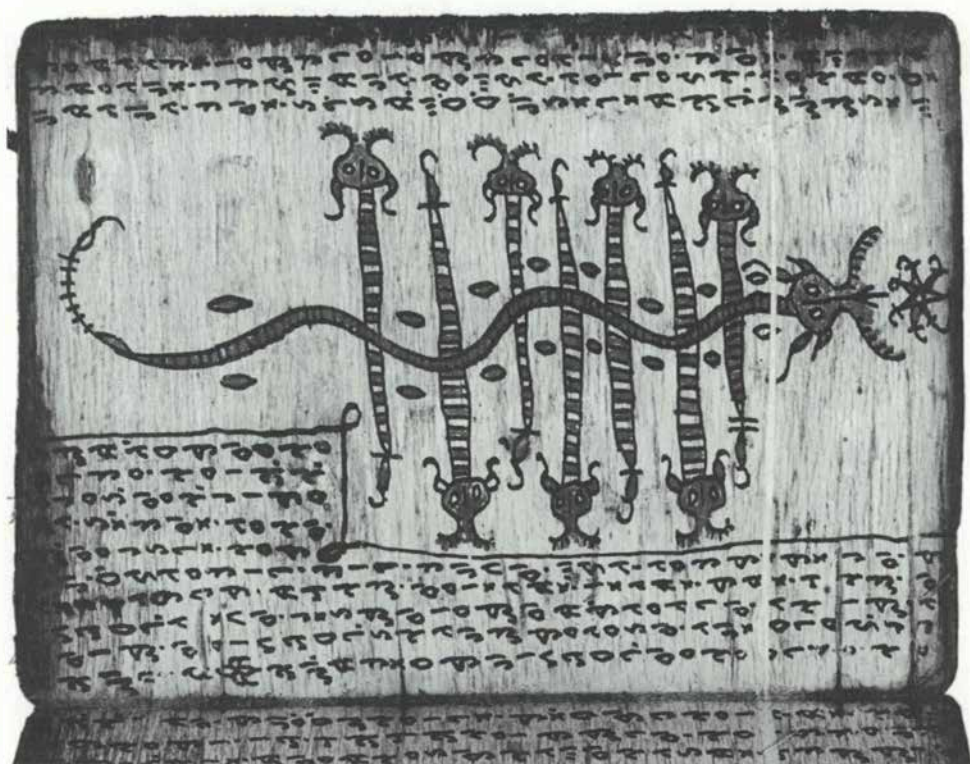


Fig. 10. Page de pustaha, manuscrit Batak, Sumatra (Marie-Louise Vogel, villa Insulinde, Lausanne, 1941). Larg. 17.5 cm.

quinze ans plus tard enregistrés – fiches et photographies – sur système informatique. Partie muséographiquement du don de Frédéric Troyon, l'ethnographie vaudoise est à nouveau liée à l'archéologie.

A l'exception de personnalités intellectuelles, missionnaires et quelquefois politiques de l'époque, comme le professeur Wilczek qui lègue une série de «jouets archaïques» du Pays d'En-Haut et du Haut-Valais (fig. 11), les donateurs privés et vendeurs d'objets au Musée

d'Ethnographie ne sont généralement connus que par leurs noms, voire par leurs adresses ou leurs professions, et par les objets qu'ils ont remis au Musée. Pour exemple, M. Charles Favre donne soixante flèches, couteaux, lances et bracelets d'Afrique en 1920; Mlle Hess de Bex des ivoires, plats et armes du Japon, et des figurines et obsidiennes du Mexique en 1921 et 1923; Mlle Vogel, résidant à la villa Insulinde, près de cent boîtes à médicaments, poires à poudre, *pustaha* (fig. 10) et bambous gravés de Sumatra;

M. A. Simon vend une quarantaine de flèches, épées, lames et boucliers d'Afrique orientale en 1924; Mme Nelly Beaud vend des masques, statuettes, bracelets, tissus, sabres, lances et poignards du Moyen-Congo en 1937; M. Rieser remet quelques pièces des Indes et du Japon et une septantaine de flèches, arcs, casse-tête et boucliers d'Océanie en 1931; Mme Bauer des totems, plats, calumets, un masque, un porte-bébé et d'autres objets amérindiens de la Côte pacifique, ainsi que des pièces de vannerie du Mexique en 1936; M. Hessler des arcs, casse-tête, harpons et sagaies d'Océanie en 1937. Une série d'étiquettes isolées fournissent également des renseignements fragmentaires, comme «29404 Trompe en ivoire provenant des tribus Mangbettous Haut Ouelli, état indépendant du Congo (Don Marc Golliez) 29419 Hache de pierre Nijni Novgorod Don de Vallière ingén.» ou «6 armes (casse-têtes) provenant des Canaques de la «Réunion» rapportés en Suisse vers 1886 par Mr. Louis Panchaud ancien consul de Suisse à Santa-Fé (Republ. argentine) Don de [laissé vide] 1774/1779 Musée ethnographique [inscrit verticalement]». Mais quelles images ces informations suscitent-elles? Comment apparaissent les donateurs et leurs parcours, les sociétés d'origine des objets et les relations des voyageurs vaudois avec elles? Que dit cette ethnographie d'ici et de là-bas? Comment les objets se font-ils voir?

C'est ainsi que divers flux d'objets exotiques ont abouti au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, par l'intermédiaire de voyageurs, de

commerçants, d'ingénieurs, de savants, d'administrateurs ou de missionnaires – lausannois ou liés d'une manière ou d'une autre à Lausanne. En exposant ces objets, nous avons voulu à la fois conserver leur caractère hétéroclite et essayer de les faire passer sous le couperet de la classification de Chavannes. Avec cette publication, cette double perspective s'est inextricablement confondue: la curiosité «noologique» pour l'exotique, la volonté «boulologique» de colonisation, le compte-rendu «glossologique» de son expérience et la vision «mythologique» de l'Autre se conjuguent pour construire une «ethnologie» de nous-mêmes qui passe par les objets «ethnographiques». A ce retour sur nous le mot «comptoir» participe aussi: des comptoirs coloniaux au Comptoir cher à Lausanne, il représente également une tentative de mise en ordre du bric-à-brac du monde.

#### NOTES

<sup>1</sup> Chavannes, Alexandre-César. 1788. *Anthropologie ou science générale de l'homme*. Lausanne. Pp. III-V. Au sujet de Chavannes (1731-1800), voir: Berthoud, Gérald. 1992. «Une "science générale de l'homme". L'œuvre d'Alexandre-César Chavannes», *Annales Benjamin Constant* 13: 29-41.

<sup>2</sup> Voir: Rupp-Eisenreich, Britta. 1984. «Aux "origines" de la *Völkerkunde* allemande: de la *Statistik* à l'*Anthropologie* de Georg Foster», dans *Histoires de l'anthropologie (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*. Textes réunis et présentés par Britta Rupp-Eisenreich. Paris: Klincksieck. Pp. 89-115.

<sup>3</sup> Sur le Musée Industriel, voir: Kulling, Catherine. 1995. «Le Musée Industriel de Lausanne: une idée originale et ses avatars», *Mémoire vive* 4: 17-33.

<sup>4</sup> Sur Troyon, voir: Kaenel, Gilbert. 1991. «Troyon, Desor et les "Helvétiques" vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle», *Archéologie suisse* 14, 1: 19-28.







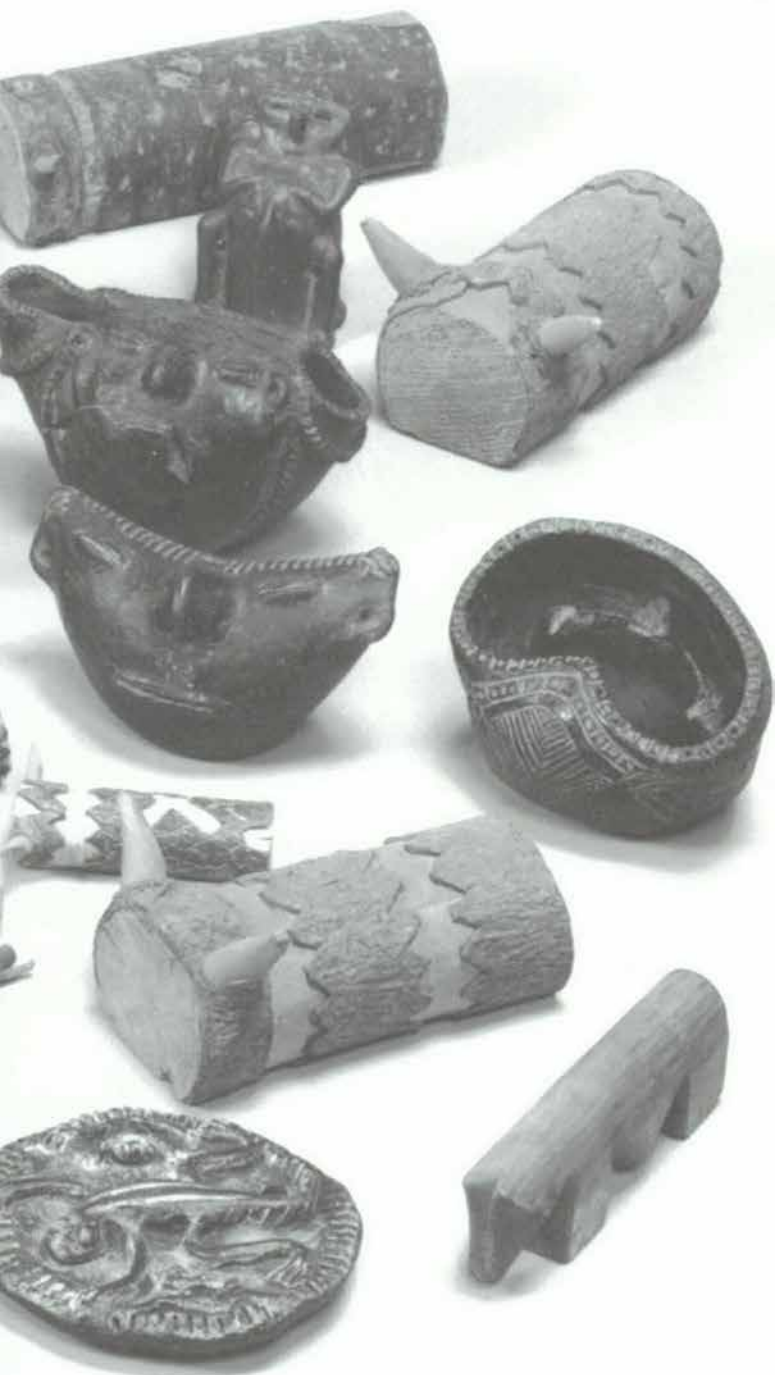


Fig. 11. «Jouets archaïques» du Pays d'En-Haut (É. Wilczek, 1921) et fausses poteries précolombiennes (A. von Gunten, 1913). Long. max. 18.7 cm.



Fig. 12. Dernière donation: masques du Congo belge  
(F. Trokay, 1995). Haut. 60 cm.

## *Souvenirs d'Orient: extraits du carnet intime de Louis Rambert (1839-1919)*

PAR THOMAS DAVID

C'est une bien étrange destinée que celle de Louis Rambert. Né à Lausanne en 1839 dans un milieu relativement modeste – son père est régent –, il mourra à Constantinople quatre-vingts ans plus tard, après avoir été pendant près de vingt ans l'une des personnalités marquantes de la capitale ottomane<sup>1</sup>. Pourtant, rien ne le prédestinait à un tel parcours. Après de brillantes études de droit qui lui permettent d'obtenir son brevet d'avocat en 1864, il entre en politique et est élu conseiller national en 1870. A ce moment-là, sa trajectoire présente de grandes similitudes avec celle de deux grandes figures politiques vaudoises contemporaines, et qui deviendront conseillers fédéraux: Louis Ruchonnet et Paul Cérésole. Cette élection au Conseil national constituera pourtant le couronnement de sa carrière politique. En effet, durant cette session est

discutée et élaborée la révision de la Constitution. Or Rambert, à l'instar de son ami libéral Paul Cérésole, soutient ce projet de réforme. Dans le canton de Vaud, par contre, l'opinion publique, emmenée par les radicaux, s'oppose au renforcement des pouvoirs de la Confédération, de peur que cette centralisation n'accroisse le poids économique des barons du chemin de fer. Le refus suisse marquera la fin de la carrière politique de Louis Rambert<sup>2</sup>, les Vaudois ne lui pardonnant pas ses prises de position concernant la révision de la Constitution. Ayant fait une croix sur ses ambitions politiques, il peut dès lors se consacrer entièrement à ses affaires. De nouveaux horizons l'attendent...

Dans un premier temps, Louis Rambert va s'investir dans la construction du tunnel ferroviaire du Gothard. Il est engagé dans les années



1874-1876 par le constructeur du tunnel, Louis Favre, afin de défendre ses intérêts vis-à-vis de la compagnie du Gothard qui refuse, malgré les nombreuses difficultés qui surgissent (chaleurs très élevées, infiltrations d'eau, etc.), toute indemnité supplémentaire et toute prolongation des délais de construction. A la suite du décès inattendu de Louis Favre en 1879, Rambert, en compagnie des deux ingénieurs en chef du chantier, poursuit les travaux: le 29 avril 1880, les deux galeries du tunnel se rencontrent. C'est dans le cadre de ses fonctions au sein de ces sociétés ferroviaires<sup>3</sup> que l'avocat lausannois entre en contact avec les milieux de la finance française. Il se lie en effet d'amitié avec Edouard Hentsch, l'un des hommes les plus en vue de la place financière parisienne et dont le nom est indissociablement lié au développement des chemins de fer en Suisse depuis le milieu des années 1870. L'engouement des financiers français pour les chemins de fer helvétiques s'explique par leur volonté de construire une ligne transalpine qui puisse leur permettre de rivaliser avec l'entreprise allemande du Gothard: «Aussi la chronique des interventions bancaires allemandes et françaises dans la Suisse de l'époque est-elle à replacer dans l'histoire même des rapports franco-allemands au XIX<sup>e</sup> siècle, qui ont été des rapports entre les puissances d'expansion de deux structures économiques et de deux Etats. (...) Dès 1882, le terrain des rivalités était ainsi reconnu. Les percées alpines – bien avant le Moyen-Orient,

le Maroc, les Balkans ou l'Afrique Noire – sont à classer, par l'histoire générale, comme un secteur où se sont heurtés les impérialismes français et allemand alors en formation»<sup>4</sup>.

De fait, Edouard Hentsch, dans le prolongement direct de ses aventures helvétiques, va se trouver mêlé au début des années 1880 au projet de construction ferroviaire en Serbie. Dès lors, la carrière de Louis Rambert acquiert une dimension internationale. Il quitte vers 1885 la Suisse pour Paris où il s'occupe du projet serbe. La faillite de Hentsch en 1889 ne met pas un terme aux pérégrinations de l'avocat lausannois dans les Balkans. Il a su en effet durant ces années de collaboration avec le banquier français se créer un solide réseau de relations, en particulier auprès des représentants de la haute banque suisse et protestante, qui occupe une place importante dans le monde de la finance parisienne durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Après la Serbie, voilà donc Rambert dans l'Empire ottoman. Il s'occupe dans un premier temps de construction ferroviaire, puis il entre en 1896 à la Régie co-intéressée des Tabacs de l'Empire ottoman<sup>5</sup>, dont il va rapidement gravir les échelons pour en devenir finalement le Directeur-Général en 1900. Il est alors un homme puissant qui fréquente le gratin diplomatique, qui a ses entrées auprès de la Grande Porte, et qui sera même décoré à plusieurs reprises par le Sultan pour services rendus.

Malade, il quitte son poste de Directeur-Général de la Régie en 1910 et retourne en Suisse

à la veille de la Première Guerre mondiale. Ce retour aux sources est toutefois de courte durée: moins d'une année après, en pleine guerre, il retourne en Turquie afin de reprendre la direction de la Régie. Il ne reverra plus jamais la Suisse puisqu'il décède en 1919 à Constantinople, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Durant les vingt ans qu'il a passés dans la capitale ottomane, Louis Rambert a tenu un journal intime<sup>6</sup>. Au début, il couche par écrit ses impressions turques afin de pouvoir les lire à sa femme qui, malade, est obligée de rester en Europe. Après la mort de celle-ci en 1901, il continuera à tenir son journal, retranscrivant parfois ses notes dans sa correspondance. De par ses activités et ses fréquentations – il est un familier des ambassades européennes, mais aussi des cercles dirigeants ottomans –, Rambert connaît fort bien la vie politique turque, ses intrigues, ses enjeux, au point de se lamenter souvent sur les inepties qu'écrivent les journaux européens à ce sujet. A cet égard, ses mémoires constituent un témoignage privilégié sur ce qu'on a appelé la «Question d'Orient». Et l'actualité lui procure de nombreux sujets à commenter. Les dernières années de l'Empire ottoman sont en effet riches en événements tragiques: le massacre des Arméniens sur lequel s'ouvre ce journal; la révolution jeune-turque de 1908 qui a inspiré au Directeur de la Régie ses plus belles pages; les guerres balkaniques et les prémices du conflit mondial; la Première Guerre mondiale<sup>7</sup>.

Dans le cadre de cet article, ce n'est pas cet aspect de chronique politique qui a retenu notre attention. Il nous a semblé en effet plus intéressant de restituer, par le truchement du journal de Rambert, le regard qu'un Suisse pouvait porter sur le monde oriental. Or les pages écrites à Constantinople sont dans leur majorité consacrées au microcosme diplomatique de la capitale et ne manifestent guère d'intérêt pour la vie orientale. C'est pourquoi nous avons choisi d'éditer, dans un premier temps, deux extraits du journal rédigés lors d'excursions effectuées en dehors de Constantinople, en Egypte plus précisément.

Le premier texte date de 1906. Nous sommes en plein hiver, il fait froid et Louis Rambert, très fatigué, décide d'aller se reposer à Assouan. Il connaît déjà le Caire et Alexandrie pour s'y être rendu à plusieurs reprises, mais pas cette région d'Egypte. Les images, les termes qu'il va employer pour décrire le paysage et les gens, renvoient très clairement aux représentations que les Occidentaux se faisaient de l'Orient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Valorisation d'un paysage presque onirique et dédain, voire mépris de l'indigène: les propos de Rambert, loin de refléter uniquement un point de vue personnel, s'inscrivent dans le système de valeurs véhiculé par les Occidentaux lors de leur confrontation avec l'Orient: «L'Europe colonialiste tout ensemble adore et méprise dans la même étreinte possessive cet Orient qu'elle ne parvient jamais à s'approprier autant qu'elle le voudrait. D'où la multiplicité des



images, la violence des contrastes, le côtoiement du sordide et de l'idéalisme naïf»<sup>8</sup>.

La sélection des passages du journal de Louis Rambert que nous avons opérée a été guidée par la volonté d'illustrer certaines composantes essentielles de cet orientalisme<sup>9</sup>.

Assouan, le 20 janvier 1906<sup>10</sup>

[...]

Je suis arrivé le 18 janvier après 24 heures de train express du Caire ici. C'était la nuit, je me suis laissé conduire sur un petit bateau à vapeur qui traverse le Nil faisant service de la gare à mon hôtel. J'ai trouvé une chambre excellente, un service distingué, un dîner parfait et je me suis couché avec le sentiment de bien-être que donne le confort. Le lendemain matin, en ouvrant mes volets, j'ai été saisi d'un véritable éblouissement. Devant ma fenêtre, couvrant en masses épaisses les murs qui soutiennent l'escalier extérieur de l'hôtel, s'étale, en pleine floraison, cette plante merveilleuse que j'ai déjà vue en Égypte colorant des façades entières de maison de ses multitudes de fleurs rouge foncé. On les appelle ici du vilain nom de [bougainvillée]. Elles doivent avoir un nom éclatant comme leur superbe couleur. On dirait une immense et royale draperie apparente jetée négligemment sur les balcons des villas opulentes. En dehors et au-delà

un jardin luxueux, des roses de toutes couleurs en plein épanouissement, puis de beaux arbres, des bordures de palmiers, et en face, de l'autre côté du Nil, la ville qui s'étale coquette, gaie, blanche, lumineuse, spectacle charmant, impression inattendue, inoubliable, en plein hiver, lorsqu'il y a quelques jours à peine nous pataugions dans la boue de Constantinople, au milieu d'une tourmente de neige. Il y a donc des pays sans hiver, et ce n'est pas ici le demi hiver de Nice ou de la Riviera, ni même celui d'Alexandrie ou du Caire, que le froid réussit à atteindre à fin Décembre, ou Janvier. Non c'est l'hiver supprimé, remplacé par la plus ravissante saison printanière. Ici il n'y a aucun temps perdu. Le soleil fait son œuvre tous les jours et tout le jour, tandis que le fleuve bienfaisant apporte l'eau à la racine des plantes. La nature a trouvé sa formule, elle donne tout ce qu'elle peut donner dans le moins de temps possible, offrant aussi à l'homme un refuge idéal contre la rigueur de la mauvaise saison.

Je me suis fait aussitôt conduire en ville, et mon plaisir n'a fait que s'accroître. A côté du climat, de la végétation et des fleurs, on est entouré de pittoresque. Des Arabes circulent sur le quai, campés crânement sur le sommet de la bosse de leur chameau; les hommes bronzés ont tous de grands turbans blancs et de longues robes noires, quelquefois bleues. Des jeunes mori-

cauds vous sollicitent de prendre non pas leur ours mais leur âne [...]; parallèlement au quai, dans l'intérieur de la ville, une rue longue, étroite, entièrement couverte contre les ardeurs du soleil, par conséquent sombre et mystérieuse, forme le bazar. Les boutiques se succèdent renfermant des coquillages en colliers ou en ornements divers, des armes du pays, des broderies grossières, des pierres, agates polies, un tas de bibelots à l'usage des visiteurs étrangers, alternant avec les marchandises nécessaires à la vie matérielle des habitants de la ville, épicerie, fruits, viande de boucherie. Dans toute l'étendue du bazar grouille une population bizarre, vieux nègres ou vieilles négresses circulant nonchalamment ou adossés contre les murs, assis sur leurs talons dans des attitudes grotesques ou amusantes, des gamins traînant après eux des petites chèvres noires, des Anglais et des Anglaises assaillis par des marchands ambulants dont ils ne peuvent se défaire.

En sortant de la ville à l'est, on se trouve aussitôt en plein désert, et après avoir traversé le cimetière, on tombe sur un campement de tribu sauvage les [Bischaries] qui se sont installés là depuis quelques années, et qui ont parfaitement compris les avantages à retirer de la badauderie des Européens. Ils posent pour la photographie contre bakchich. Les hommes organisent des danses de leur pays. Ils simulent

même un combat, mais si l'on veut avoir le grand jeu, il faut élever le bakchich jusqu'à trente piastres. Les gamins vous harcèlent en grande troupe pour vous offrir des groupes à photographier. La plupart d'entre eux sont d'ailleurs fort laids de figure, vêtus de guenilles, ou pas vêtus du tout. Ils ont tous les yeux chassieux d'un faux brillant, altérés par la trop grande lumière du soleil d'été. Parmi eux et exceptionnellement, un ou deux gamins remarquables de tête et de corps.

Le bazar est le lieu de passage obligé de tout voyage en Orient. C'est là que bat le cœur de la ville, mais c'est là aussi que l'on achète souvenirs et autres objets. Il est intéressant de relever que Rambert se rend à plusieurs reprises au bazar – à Constantinople ou ailleurs – avec son ami Edouard Huguenin, citoyen helvétique qui a également réussi une brillante carrière dans l'Empire ottoman II. Parfois, ils succombent et achètent quelques objets. Or le Musée d'ethnographie de Neuchâtel possède des objets africains et asiatiques qui proviennent d'Huguenin<sup>12</sup>.

L'extrait suivant, qui voit Rambert revenir, une année après sa première visite, au bazar d'Assouan, nous montre que si l'avocat lausannois avait légué sa collection à un musée vaudois, l'exposition «Comptoir ethnographique» aurait certes comporté quelques pièces supplémentaires, mais de peu de valeur...



Assouan, le 31 janvier 1907<sup>13</sup>

[...]

Aujourd'hui, j'ai conduit l'une des deux jeunes demoiselles Eugénidis avec son institutrice au camp des [Bischaries]. Ces sauvages nous ont obsédé de leurs demandes de bakchich. Nous avons photographié les enfants et nous nous sommes hâtés de nous enfuir poursuivis par toute la meute de petits négrillons, criant bakchich, se suspendant à notre voiture au risque de se faire écraser. Puis nous avons parcouru le bazar, faisant escale dans les boutiques de curiosités, et surtout dans le grand magasin Cohen, rempli de broderies, de tapis, de clinquant, de faux bijoux, d'apparence orientale mais dont la majeure partie est fabriquée en Allemagne. Comme Mlle Eugénidis attachait ses regards sur une étoffe quelconque, je lui ai tenu le discours suivant: Mademoiselle! ce même Monsieur que voilà qui vous vante sa marchandise, m'a vendu l'année dernière un [tesby], dont les boules sont composées d'une matière bizarre que je n'avais jamais vue. Il m'a expliqué là-dessus en grand détail que les dites boules sont faites avec de la corne de rhinocéros, que c'est une spécialité de sa maison devenue, par faveur spéciale du gouvernement, concessionnaire du monopole des cornes de rhinocéros de la contrée de Fachoda. Il me débitait cela avec un sérieux épatant, tandis que je m'amusais beaucoup de son monopole des cornes de rhinocéros. Ce qui n'empêche pas que le [tesby] m'intriguait fortement, me donnait dans l'œil et

que j'ai fini par l'acheter à un prix de monopole 3 ou 4 livres, si je me souviens bien. Or voici que rentré à Constantinople, le hasard me conduisit un jour au bazar des tourneurs d'ambre, et là sous mes yeux, je vis un industriel tournant mes mêmes boules de [tesby], tirées non pas d'une corne de rhinocéros, mais d'une sorte de mastic durci, sans aucune valeur quelconque. Vous voyez donc que dans ce magasin, le rhinocéros c'est Monsieur qui va également vous jurer par la barbe de ses ancêtres et par la tête de sa femme et de ses enfants que cette étoffe est brodée par les propres mains des dames du harem de son altesse le Khédive, alors qu'elle est probablement tissée et travaillée à la machine à Nuremberg ou en Alsace. — Le rhinocéros écouta ma harangue sans manifester le moindre étonnement puis il eut l'audace de répondre comme suit: «Moi, je m'appelle Moïse Cohen, or tous les Moïse et tous les Cohen sont israélites, c'est-à-dire bons commerçants. Et si je ne racontais pas de bonnes histoires à mes clients, je ne vendrais rien du tout.

Constantinople présente également certaines curiosités dignes d'être vues. Ainsi, l'extrait suivant provient d'une visite effectuée par Louis Rambert aux derviches «hurlleurs». A nouveau, on retrouve les contrastes évoqués ci-dessus. Si l'avocat lausannois s'émerveille de la beauté des danses, il ne peut cacher son dédain pour cette religion naïve et primitive.



Prinkipo, le 14 juin 1908<sup>14</sup>

Pendant la visite de mes enfants je suis allé pour la première fois assister à la cérémonie du culte bizarre des derviches hurleurs à Scutari. Elle a lieu chaque Jeudi vers 3 ou 4 heures de l'après-midi dans un [tekké] de la ville haute non loin de l'entrée des fameux cimetières. C'est l'une des curiosités de Constantinople que les touristes visitent une fois à leur passage dans la capitale de l'islamisme. Ils en reviennent impressionnés par la sauvagerie de la gymnastique et des vociférations de ces fanatiques. Le spectacle ne me tentait pas du tout. J'ai vu souvent les derviches tourneurs de Constantinople que je trouve très peu intéressants. J'ai vu dans le temps en Égypte des hurleurs nègres accomplissant leurs exercices de nuit dans un cadre mystérieux et original. Leurs contorsions et leurs appels à Allah devenaient à la longue monotones, pénibles à voir et à entendre. Mais voilà qu'à mon grand étonnement, j'ai trouvé à Scutari toute autre chose que ce que j'attendais. Dans une grande salle, tout en bois jauni par le temps, de construction tout à fait rustique, entourée de deux côtés par des estrades où sont admis les visiteurs, au fond à droite trois ou quatre catafalques recouverts de châles et de tentures vulgaires, tombeaux de quelques personnages de marque, à gauche une sorte de galerie élevée, échaffaudée en poulailler ou en un pigeonnier, sur laquelle on

introduit le prince Napoléon, de passage à Constantinople, accompagné d'un officier et de deux Messieurs, ses camarades de voyage; dans les tribunes beaucoup de monde, surtout des touristes allemands.

La cérémonie commence par des prières dites par des ulémas à belle figure orientale, et par des litanies interminables, chantées par un chœur d'hommes en turban. Tout ce monde est assis par terre sur des peaux de mouton, les jambes repliées sous le corps. Puis un jeune prêtre se place sur un siège élevé, un papier à la main et débite d'une voix nasillarde et fausse à faire crier les versets du Coran qu'il a réunis pour la circonstance. C'est long et ennuyeux. Enfin les exercices commencent. Et alors, au milieu d'imperfections d'exécution, de sauvages brutalités, on découvre et on suit avec surprise un enchaînement musical artistement combiné pour produire de grands effets. Une quinzaine d'hommes sont debout sur un rang, coude à coude, oscillant d'abord lentement de droite à gauche et de gauche à droite avec un murmure de basse profonde [...], un fond de résonance lugubre et sombre sur lequel vient se dessiner une phrase musicale chantée par l'un des prêtres à turban accroupi sur le plancher. Et la note sourde continue sans interruption comme le grondement lointain d'un vent de tempête, coupée à intervalles réguliers par la ritournelle cadencée du prêtre soliste. On dirait une invocation en lettres arabes lumineuses, tracée tout à coup dans la

nuit par une main invisible, prélude d'une chose extraordinaire qui se prépare et s'avance. Puis la rangée des hommes debout abandonne peu à peu son mouvement oscillatoire, et dans un cri rauque, tous ensemble, ils s'inclinent en appelant Allah, se relèvent, s'inclinent de nouveau de tout leur corps en avant et pendant une demi-heure continuent ce mouvement en mesure, toujours plus violents comme mus par une machine puissante à laquelle il est impossible de résister. La note profonde devient un râle qui s'exhale, en mesure, de toutes ces poitrines, féroce, sauvage. La majestueuse indifférence d'Allah doit sûrement être vaincue par ces appels furieux. Son esprit descend sur l'assistance et la cantilène du prêtre reprend en cadence pour saluer la présence de Dieu et s'entretenir avec lui. L'effet musical est saisissant. C'est la première fois que j'entends de la musique turque digne d'une sérieuse attention. Un compositeur de génie en ferait une adaptation puissante et originale. [...]

Les hurleurs paraissent plus sincères que les tourneurs, plus populaires aussi; beaucoup de laïques, d'enfants, quelques officiers assistent au culte dans une attitude de sérieuse dévotion. De longues prières sont dites par des prêtres de mise soignée, à figure intelligente et respectable. Ils appellent les bénédictions d'Allah sur le sultan Abdul-Hamid, sur les autorités, sur le peuple, et l'assistance toute entière sanctionne leurs

invocations en murmurant avec ensemble: [Amin!! Amin!!] Le recueillement de la foi absolue, du fanatisme religieux règne sur toute l'assemblée où l'on ne compte pas un incrédule, ni un libre-penseur. Il vaudrait la peine de faire la connaissance de l'un des ulémas de l'ordre pour apprendre de lui la raison d'être de certaines pratiques extraordinaires de leur culte, de leur gymnastique furibonde, de leurs cris, qui ont sans doute une signification précise, un but raisonné. Dans leur mysticisme théologique, ils doivent s'imaginer qu'Allah demande à être sollicité par tous les efforts de l'âme et du corps d'entrer en communion complète avec eux-mêmes, d'entendre leurs véhémentes supplications, et de les exhaucer pour ainsi dire de force. On doit retrouver des pratiques semblables dans toutes les religions naïves et primitives. Les prêtres de Bal hurlaient sans doute d'une manière analogue. Si le bon Dieu a des oreilles, il doit entendre ces vociférations plus volontiers que les litanies nasillardes et anti-harmoniques des prêtres grecs.

Il paraît d'ailleurs que nous sommes tombés sur une cérémonie exceptionnelle, sur une fête annuelle où la célébration du culte est particulièrement solennelle; car on a distribué à tout le monde et à nous-mêmes des cornets de confiserie pour nous adoucir le caractère. Après les exercices de contorsion, on a étalé sur le plancher quelques enfants en bas âge et



*le grand uléma de l'ordre leur a marché sur le corps. Cet énergique massage les sanctifie, paraît-il, et les préserve de beaucoup de maux. Nous n'avons pas assisté à cette opération. Nous en avons assez et il se faisait tard.*

Pour l'Européen, orientalisme rime souvent avec érotisme; Flaubert, parmi d'autres, l'a fort bien écrit. Louis Rambert n'est de loin pas insensible aux charmes des femmes orientales. Cependant, ce ne sont pas tant les femmes musulmanes qui éveillent sa curiosité que les Levantines. Son journal témoigne en effet à de très nombreuses reprises de l'attrait qu'elles exercent sur lui, de la sensualité qui se dégage de ces figures féminines. Les hommes paraissent bien pâles et insipides en comparaison.

*Prinkipo, le 28 septembre 1907<sup>15</sup>*

*Depuis que le restaurant du Club est fermé, je prends mon repas à l'hôtel Impérial au milieu d'un public plus brillant que de coutume. On ne peut pas parler des hommes qui sont insipides. Ils passent leur temps à jouer au trictrac et au poker. La conversation, la société de jolies femmes, la musique, rien ne subsiste pour eux. Ils regrettent le temps qu'on perd à table, et voudraient pouvoir jouer en mangeant. Rien à faire avec ces enragés.*

*En revanche, une collection vraiment peu commune de dames charmantes. Parmi les personnes âgées, ma bonne amie Mme [Delyamis] toujours distinguée, affable, affectueuse, grande dame, séduisante par la conversation toute bienveillante et spirituelle, par la grâce de son doux sourire, par son maintien et ses manières distinguées. Parmi les jeunes, Mme Savadan aux grands yeux de Levantine, bien ouverts, belle tête intelligente sans malice ni arrière-pensée; puis deux jeunes arméniennes, nièces de mon ami Dilber effendi; l'une mariée, Mme [Pesmessian], l'autre digne de l'être, toutes deux jolies, des visages de roses épanouies, Mme Hapapoulo, délicieuse viennoise, blonde comme les blés, figure éveillée, pleine de vie, de gaieté et d'entrain, faite pour jouir de l'existence sans souci ni chagrin, troublée par la santé fort délabrée de son mari. Elle chante sans se faire prier, d'une voix agréable qui gagnerait à être exercée par de bonnes leçons. A une autre table, Mme Grec, bonne tête réjouie, corps devenu un peu massif, la fleur des Dardanelles comme elle le dit naïvement elle-même. Son mari exerce, dans le fameux détroit, la profession très fructueuse de sauveteur des navires en détresse. [...]*

*Plus loin de jeunes dames roumaines ou gréco-roumaines que je ne connais pas, gracieuses, corps souples, bâties pour être enlacées par les bras de danseurs, et qui valsent en effet avec grands succès les samedis soir, jour du bal de*

*l'hôtel Impérial. Et puis à côté et au-dessus de tout cet essaim de jolis minois voltigeant et babillant autour de nous, une jeune femme bien intéressante, Mme Cosma, roumaine aussi d'origine, dont le mari, bel homme de haute taille, à forte carrure, est fils du médecin Cosma Pacha. Mme Cosma est élancée, svelte, ondoyante, le bas de la figure un peu trop accentué révèle une forte volonté, mais rend sa beauté discutable malgré une dentition admirable de blancheur et de structure. Toute sa figure est fraîche, expressive, mobile, originale, encadrée d'une abondante chevelure brun très foncé, presque noir rangée en épais bourrelets, coiffée un peu à la diable mais avec un chic remarquable. D'ailleurs si on la regarde un instant, on ne voit plus que ses yeux grands ouverts, d'un velouté étonnant. Elle en joue avec un art consommé, les braquant sur ses voisins au point de leur mettre la cervelle sans devant derrière, et l'instant d'après leur donnant une expression de suprême indifférence. Elle attire, se rend désirable et vous tient à distance tout à la fois. Elle a de l'esprit, très documentée sur la littérature contemporaine, sa conversation est distinguée et elle ne dit jamais de bêtise. C'est une fort belle énigme que je n'ai pas su déchiffrer.*

Parfois, cependant, la magie de l'Orient ne parvient pas à effacer la nostalgie du pays natal, comme dans cette auberge, un soir, à Alep en Syrie.

*Du 14 mai 1907 au 25 mai à bord du bateau russe le Tzar<sup>16</sup>*

*[...]*

*Je suis un peu fatigué du voyage. Nous dînons tant bien que mal à une table où s'alignent des touristes anglais, des commis voyageurs, des commerçants de la ville, en tout 20 à 25 personnes. Le menu est asiatique, c'est-à-dire primitif et les plats sentent la graisse de mouton. Je me retire de bonne heure, et aussitôt couché je m'endors. Mais voici que contrairement à toutes mes habitudes, mon sommeil est troublé par de singulières rêveries, je vois des paysages comme il n'en existe nulle part, éclatants de lumière, et chose bizarre, j'entends très nettement des mélodies de la Suisse allemande. La vision reste confuse et ne tarde pas à s'effacer, mais les chants persistent avec une telle insistance que je finis par me réveiller tout à fait. Et alors, stupéfait, je me dresse soudainement sur mon séant, je rallume ma bougie, j'écoute de toutes mes oreilles et je regarde autour de moi, les yeux grands ouverts. Je ne suis pourtant pas le jouet d'une hallucination! Cette grande salle, destinée à un autre usage, dont le fond est occupé par une estrade élevée, accessible par quatre marches d'escalier formées de quelques caisses d'emballage juxtaposées, de dimensions échelonnées, recouvertes d'un tapis précieux; ces meubles extravagants rangés contre la paroi simulant les accessoires d'une chambre à coucher, cette commode trop haute en bois*





Fig. 13. Egypte: musiciens arabes  
(tiré de: *Malerische Studien*, Neuchâtel, Comptoir de phototypie, s.d.).

vermoulu, cette table qui penche sur des jambes à demi disloquées, garnie de cuvette et de pots à eau en terre grossière. Et au milieu de cette misère, ce lit somptueux où je suis couché; les fourres des oreillers et les draps sont entièrement bordés d'une large guirlande d'or, mes couvertures sont de riches étoffes, des châles d'Asie, doux à l'œil et au toucher. Notre [nazir], personnage de marque, a craint que les ressources de notre vieille auberge ne soient insuffisantes pour dresser une couche digne de son grand chef de Constantinople, et, dans la journée, il a envoyé toute cette literie fantastique réservée sans doute depuis des générations pour les grandes cérémonies nuptiales. Tout cela, c'est bien l'Orient! C'est même la grande Asie! Il n'y a pas à s'y méprendre. La Suisse et la jeunesse sont loin, bien loin, tout là-bas, presque à l'autre bout du monde. Tout à l'heure cependant, elles berçaient mon sommeil de doux rêves, et maintenant elles chantent là effectivement, réellement, les naïves et mélancoliques mélodies des vallons verdoyants du pays, celles qui vous poursuivent, qui engendrent le mal du pays. [Röslein, Röslein Both! O Blümli mi, bath möscht i bi dis si! O mein Heimat Land.]

Je n'ai qu'à écarter le rideau loqueteux de la porte vitrée qui sépare ma chambre de la salle à manger, et j'ai là sous mes yeux des petits Suisses d'Asie. Ils sont quatre, très jeunes, 20 à

23 ans, dans la grande pièce sombre, assis autour d'une lampe fumeuse et d'une bouteille de bière. Le dos appuyé au dossier de leurs chaises rustiques, ils chantent pour eux-mêmes, à voix convenue et discrète, en quatuor parfaitement exercé, où domine un ténor pur comme le cristal et d'une douceur émouvante, et sans se douter du trouble profond dont ils agitent mon âme.

Un instant, je saisis mes vêtements dans la pensée de m'habiller précipitamment, d'aller leur serrer la main, et de mêler ma vieille voix à leurs naïves évocations. Mais non! Cela provoquerait des présentations, des explications, de la gêne. Pourquoi rompre le charme? Pourquoi souffler sur les petites lueurs bleues, sur ces subtiles parfums de poésie et d'amour, perceptibles pour moi seul, et qui se dégagent inconsciemment de ces jeunes âmes?

Je me suis assis de nouveau sur mon lit bordé d'or, et j'ai écouté jusqu'à la fin, avec une réelle émotion cette extraordinaire sérénade.

Quand les jeunes chanteurs sont partis, les silences de la nuit se sont faits plus profonds que d'habitude, et je me suis lentement endormi tandis que dans ma mémoire ensommeillée flottait la tristesse contenue de certaines strophes d'Olivier que je chantais aussi jadis:

«Le soir quand on est vieux, dans la nuit qui s'avance  
Pour vous conduire au terme où l'on ne peut rien voir  
Il nous revient des airs que chantait notre enfance  
Le soir.»

#### NOTES

<sup>1</sup> Nous avons esquissé ailleurs cette fulgurante ascension sociale: T. David, «Louis Rambert (1839-1919), un Vaudois au service de l'impérialisme français dans l'Empire ottoman», dans B. Etemad & T. David (éds.). 1994. *La Suisse sur la ligne bleue de l'Outre-mer*. Lausanne. (Les Annuelles. Histoire et Société contemporaine, sous la direction du Prof. H.-U. Jost, No 5). Pp. 105-146.

<sup>2</sup> Le refus suisse sera dû pour une grande part à l'écrasante victoire du non dans le canton de Vaud.

<sup>3</sup> Il jouera également un certain rôle dans la mise sur pied de la Compagnie du Simplon au début des années 1880.

<sup>4</sup> J. Bouvier, «La "grande crise" des compagnies ferroviaires suisses», dans Bouvier, Jean. 1968. Histoire économique et histoire sociale. Genève. P. 217.

<sup>5</sup> Cette société, créée en 1883, est chargée de gérer au profit de grandes banques européennes le monopole du tabac accordé par le gouvernement ottoman afin de régler ses dettes.

<sup>6</sup> Une première partie a été publiée: L. Rambert. 1926. *Notes et impressions de Turquie: L'Empire ottoman sous Abdul-Hamid II (1895-1905)*. Genève.

<sup>7</sup> A cet égard, nous renvoyons à R. Mantran (éd.). 1989. *Histoire de l'Empire ottoman*. Paris. En particulier voir les contributions de P. Dumont et F. Georgeon.

<sup>8</sup> T. Hentsch. 1988. *L'Orient imaginaire: La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*. Paris. P. 183.

<sup>9</sup> Sur cet orientalisme, voir l'ouvrage très stimulant d'E.W. Saïd. 1980. *L'orientalisme: L'Orient créé par l'Occident*. Paris.

<sup>10</sup> Archives Rambert, Musée du Vieux-Montreux (ci-après Archives Rambert), Cahier XXIV. La ponctuation du texte a été maintenue; en revanche l'orthographe a été corrigée lorsque cela était nécessaire.

<sup>11</sup> Voir T. David, 1993. «Edouard Huguenin (1856-1926): un Neuchâtelois dans l'Empire ottoman», *Musée Neuchâtelois* 2: 67-82.

<sup>12</sup> Lettre de M. R. Kaehr, conservateur adjoint, en date du 21 juin 1993.

<sup>13</sup> Archives Rambert, Cahier XXVI.

<sup>14</sup> Archives Rambert, Cahier XXXI.

<sup>15</sup> Archives Rambert, Cahier XXVIII.

<sup>16</sup> Archives Rambert, Cahier XXVII.





*L'or, le fer et les Sirineyris: L. Kuffre e<sup>3</sup> Co.,  
Importation de Machines, Europe et Etats-Unis,  
Analyse et Exportation de Minéraux et d'autres  
Produits du Pays, Lima et La Paz*

PAR ALAIN MONNIER

Dressé sur son papier à lettres professionnel, daté du 6 novembre 1876 et signé par le donateur, on peut trouver aux Archives cantonales vaudoises (KXIII, 60/2, Dossier N°138) le catalogue d'une «Collection de Curiosités Minéralogiques & Archéologiques rapportées par L. Kuffre de ses divers voyages dans l'intérieur du Pérou & de la Bolivie, offerte par L. Kuffre au Musée de Lausanne, sa ville natale.» Extrayons quelques articles de ce catalogue:

- «Or dans quartz ferrugineux de Caraleyo, Dépt. de Cuzco. Pérou.»
- «Fer oligiste de Pasco.»
- «Espèce d'oiseau ayant servi d'idole aux Incas, taillé dans un bloc de filon (proto-chlorure de cuivre non soluble dans l'eau). Trouvé par Mr. Kuffre dans les ruines indiennes de Yauli, à 11'000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cette pièce peut être considérée comme unique. Plusieurs archéologues distingués envoyés par les gouvernements européens pour recueillir des antiquités au Pérou et en Bolivie en ont fait la demande avec instance.»

- «Crâne d'Inca de Bolivie du canton d'Aijjach, province d'Andesujos, trouvé dans une ruine indienne dans la plaine des Cordillères au pied de la montagne Illimani à 12'900 pieds d'altitude. Selon tradition des Indiens actuels, ce crâne serait celui d'un Chef de tribu.»
- «Selon le rapport fait à Mr. Kuffre par les Indiens actuels, ce vêtement aurait appartenu à Manco Pacac, roi des Incas.»
- «Panier tissé par les Indiens sauvages des tribus qui peuplent la vallée de Chanchamayo, contrée très boisée et vierge où est établie la colonie européenne. Rapporté par Mr. Kuffre dans son

excursion dans cette vallée en visitant la colonie et en se rendant compte des machines que l'on pourrait installer pour favoriser l'exploitation agricole.» – «Collection de 7 flèches montées, 2 arcs et 4 têtes de flèches non montées. Les 4 pointes de flèches sont empoisonnées. Celle qui porte un os aigu à son extrémité est considérée par les sauvages comme donnant une blessure mortelle. Ces flèches ont été prises par Mr. Kuffre chez les Indiens sauvages Huachiparis dans une excursion à la rivière et au fleuve Ucayali. Mr. Kuffre a pénétré dans les forêts vierges à 6 journées de distance de Sentana (Santa Ana) en compagnie d'une autorité locale du Cuzco et de 15 soldats.»

A cela s'ajoute une collection de dix photographies, parmi lesquelles celles d'une «Expédition et descente dans les forêts vierges de la vallée de Sentana sur les rivières Ucayali et Urubamba, pour conquérir les populations indiennes sauvages et non soumises.»

Au gré de ses voyages d'affaires du sommet des volcans au fond des forêts vierges, Monsieur Kuffre a donc récolté indifféremment des échantillons minéralogiques, des pièces archéologiques, des objets ethnographiques et des photographies – indifféremment et avec une certaine naïveté, puisqu'il se laisse convaincre par les «Indiens actuels» qu'il a pu entrer en possession du vêtement de Mango Capac (et non Pacac), fondateur mythique de la dynastie des Incas...

De cet échantillonnage disparate, les photographies qui se trouvent maintenant au Musée

d'ethnographie sont sans doute la part la plus intéressante: ce sont les photographies les plus anciennes que je connaisse qui nous montrent des Indiens Harákmbet – «les gens», comme ils se nomment eux-mêmes –, ceux que les Incas appelaient Anti, les Espagnols Chunchos et les missionnaires Mashcos.

Ces photographies ont été prises en 1873 lors de l'expédition du Colonel D. Baltazar La Torre, Préfet du Cuzco, par la vallée de Paucartambo pour «explorer les vallées et déterminer la situation géographique des points navigables du Madre de Dios, pour unir cette rivière au Cuzco par une route, placer des fortins pour protéger la colonisation et attirer les sauvages à la vie civile.» De cette expédition témoigne le rapport écrit par l'un de ses membres, l'Ingénieur D. Herman Göhring, qui mentionne comme responsable des «outils de photographie» un certain Señor Albiña!

L'expédition a rencontré les membres de deux groupes de l'ethnie Harákmbet, les Huachipaeri et les Sirineri, qui vivaient à l'époque dans la région de l'Alto Madre de Dios et de ses affluents – río Piñi Piñi et río Carbon –, près de la colonie de Cosñipata, une zone de transition entre les contreforts des Andes et les basses terres(fig. 14).

Les Huachipaeri, amicaux, figurent sur trois photographies: une scène «édénique» où l'on voit autour d'un arbre trois Indiens nus, un couple et un homme qui semble glisser à l'oreille



*Fig. 15. Deux chefs de la Tribu des Huachiparis  
et une Indienne de la même tribu ,1873 (L. Kuffre, 1876).*





*Fig. 16. Un chef Huachipari, le caporal Arias  
et l'expéditionnaire L. Miguel, 1873 (L. Kuffre, 1876).*

de la femme – au sexe voilé d'un chiffon – les mots de la Tentation (fig. 15); le même homme ayant à ses pieds deux membres de l'expédition (fig. 16); les trois Indiens entrés dans la «vie civile», au sein du corps de l'expédition (fig. 17). On notera, à propos de la première photographie, que c'est à un «miracle» dont les instruments furent les Huachipaeri que la rivière Madre de Dios doit son nom espagnol: il lui fut donné «à l'occasion d'une statuette de la mère de Dieu qu'on trouva sur ses rives, où les Indiens Huatchipayris, après une attaque de l'hacienda de Coñispata, l'avaient jetée comme un objet indifférent»<sup>2</sup>.

Quant aux Sirineri, ils n'apparaissent que comme une menace cachée sur deux photographies montrant des «Montagnes sur les rives du fleuve Carbon, possessions des Tribus Sirineyris» et les «Forêts habitées par les Tribus de Sirineyris». C'est que, le 2 août 1873, le Colonel La Torre a été tué sur une plage du río Carbon par les Sirineri. Herman Göhring, qui inspecte minutieusement le cadavre, y relèvera les traces de trente-quatre blessures par flèches et de deux coups de pierre ou de bâton<sup>3</sup>. Une autre version de cette mort a pourtant circulé dans les environs de Paucartambo: le Colonel La Torre aurait été tué par des membres de sa propre expédition «à cause de la dureté avec laquelle il les traitait»<sup>4</sup>.

La plupart des auteurs font dériver le nom de Sirineri d'une rivière Sirene, un affluent des sources du río Colorado<sup>5</sup>. Göhring, lui, le fait venir d'un mot indigène, *siri*, «qui signifie couteau»<sup>6</sup>; plus

largement, en harákmbet, *siro* désigne le «fer», et tout objet de cette matière<sup>7</sup>. Dans le cadre de cette querelle linguistique, il est frappant de voir qu'un voyageur plus ancien, Paul Marcoy, qui a visité la région entre 1849 et 1861, mentionne à plusieurs reprises à propos des Sirineri leur insistance à demander *siruta*, des objets en fer - couteaux et machettes.

Mais si ce texte nous montre l'attrance des Sirineri pour le fer, il nous dévoile aussi ce qui amène sur leur territoire les voyageurs: l'or. Un des compagnons de Marcoy présente aux Sirineri de la poudre et des pépites d'or recueillies ailleurs, en leur demandant s'ils connaissent dans les environs quelque rivière qui contiendrait des pierres semblables. En voyant cela, les Sirineri prononcent la parole *kori* en se mettant à rire comme s'il s'agissait d'une plaisanterie<sup>8</sup>.

Un peu plus de cent ans après le Colonel La Torre, en 1979, j'ai traversé le río Carbon sur la plate-forme d'un camion, descendu le río Madre de Dios sur un *peque-peque* – une pirogue à moteur –, passé devant le Banco Minero et remonté le río Colorado, pour aboutir au village de Puerto Luz habité par des Amarakaeri, un autre groupe de l'ethnie Harákmbet. J'y ai recueilli des mythes... et de l'or (fig. 19 et 20).

L'or en effet n'y est plus un objet de plaisanterie: la quelque demi-douzaine de Sirineri qui ont survécu et les autres groupes Harákmbet



Fig. 17. Corps d'expédition du Colonel La Torre et trois Indiens de la Tribu des Huachiparis, 1873 (L. Kuffre, 1876).

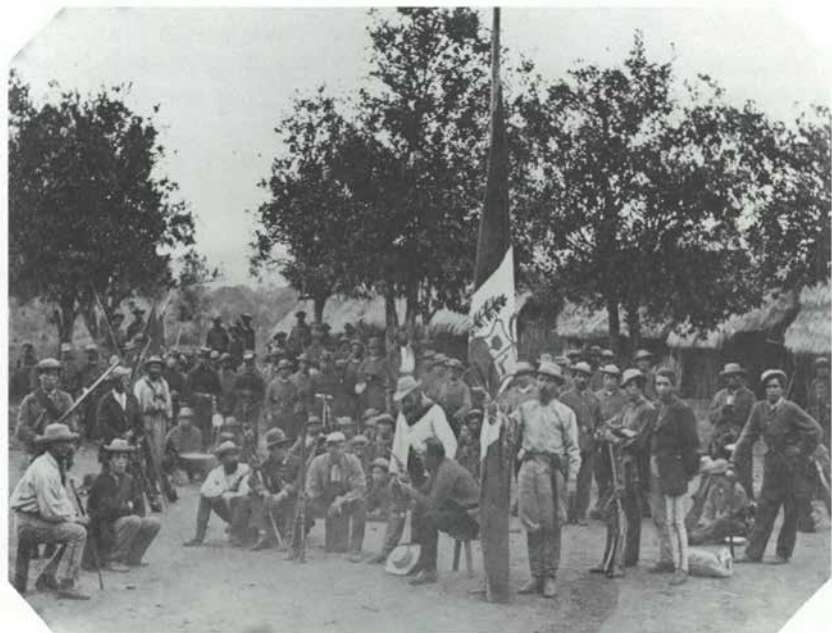


Fig. 18. Campement de l'expédition à Cosñipata, sous les ordres du Colonel La Torre pour tenter de descendre l'Amazone jusqu'au Brésil, 1873 (L. Kuffre, 1876).



plus nombreux y consacrent une bonne part de leur temps, au moyen d'objets de fer tels que la pelle et la brouette. Entrés définitivement dans la «vie civile», ils en sont pourtant en même temps exclus: ils doivent maintenant lutter pour la reconnaissance de leur territoire et contre l'envahissement des chercheurs d'or venus des Andes<sup>9</sup>.

Entrés dans le monde de l'or, pris entre les missionnaires catholiques – les Dominicains – et protestants – l'Institut Linguistique d'Eté –, ils n'en continuent pas moins à raconter leurs mythes qui, preuve de vitalité, ont intégré ceux qui ont pénétré sur leur territoire et dans leur culture: les Blancs et leurs objets en fer. En témoignent ces deux mythes recueillis par l'ethnologue Mario Califano, dont le dernier démontre aussi que nous, les Amíko, continuons à faire rire les Harákmbet, cent ans après Monsieur Kuffre.

### **Mythe du Wanámei, groupe Zapiteri (un autre nom des Sirineri), río Colorado<sup>10</sup>**

*Il n'y avait pas d'eau. Tous les animaux et les plantes devenaient amers. Il n'y avait pas de feu. Il n'y avait pas de lumière. Ils mangeaient du sipi, un tubercule de la forêt qui ne se mange pas. Ils le mettaient sous l'aisselle pour le cuire.*

*Le perroquet biriskewa venait chercher une femme vierge, il tournait. Et ses frères disaient à la femme: «Couche-toi!» Elle leur disait: «Non, non! Est-ce que par hasard vous dites que je suis vierge? Que je ne connais pas l'homme?» Mais ils lui demandaient: «Couche-toi maintenant! Nous allons brûler!»*

*La femme se coucha et ses frères regardaient en haut, pour ne pas la regarder elle. Vint le biriskewa qui vole de nuit, et apporta le fruit; il le jeta à la femme.*

*Lorsqu'il l'eut jeté, ses frères lui dirent: «Retourne-toi! Pour que l'arbre puisse croître!» Le fruit s'éleva et la femme aussi, comme de la fumée. Les frères grimperent en haut et les branches s'ouvrirent. C'est pourquoi on pouvait le saisir à pleines mains. Longues sont ses branches. Ils montèrent.*

*Quand les gens eurent fini de monter, les animaux montèrent aussi. Des gens portaient le serpent bixi autour du cou et des bras, pour que la fourmi wanaméiso ne les piquât pas. Si elle les piquait, ils tombaient et brûlaient. Mais wanaméiso ne les piquait pas quand ils avaient un serpent, parce qu'elle en avait peur. De même que du jaguar apâne, pour ceux qui montaient au Wanámei sur son dos.*

*Tout brûla. Il y avait un petit crapaud sések qui avait avec lui des bouts de bois vére. Quand tout eut fini de brûler, il les jeta pour voir si la terre était sèche. Il en jette un, mais il s'enfonça. Ils restent des années sur le Wanámei. Le sések continue ses essais, et quand le vére fait keron keron, c'est que c'est sec. C'est pourquoi le sések chante keron keron. Il faisait toujours nuit, et il chanta pour que le jour se levât. L'épervier sóonso chanta aussi, et l'oiseau waroitoto qui vit en bande, pour que le jour se levât. Tous deux sortirent de l'écorce du Wanámei.*

*Quand ce fut sec, tous les gens descendirent. Toutes sortes de gens apparurent. Egalement les Amíko. Et il n'y avait pas de bagarre. Les Amíko*



*Fig. 19. Amarakaeri de Puerto Luz  
après un match de football (1979).*



*Fig. 20. Jacinto, José Tákei  
et Alain Monnier sur une plage  
du río Colorado, cherchant  
de l'or (1979).*

étaient fiers de leurs haches et de leurs machettes. Les Amaracaire appaurent, et ils fabriquèrent ailleurs les haches de pierre. Ceux qui allaient avoir haches et machettes souffraient peu de temps. Les nôtres n'ont pour ainsi dire pas souffert, parce qu'ils avaient de petites machettes. Par contre les Amaracaire devaient souffrir longtemps avant d'avoir des machettes. Et ils souffrent encore maintenant.

Les gens couraient en tous sens et disaient: «Ça me plaît d'aller ainsi». C'est-à-dire de flâner. De ne pas travailler. Mais les Amiko, eux, travaillaient sous le Wanámei même. C'est pourquoi ils sont travailleurs. Mais les gens ne travaillaient pas et couraient en tous sens. Ils pénétraient là où ce n'était pas sec, et ils se changeaient en tatou koxópo et en tatou yambüro.

### **Mythe d'origine des Blancs, groupe Amarakaeri<sup>11</sup>**

Les Amarakaeri furent les derniers à entrer en contact avec les maîtres traditionnels du fer (síro), bien qu'ils aient reconnu au premier coup d'œil les Amiko. Un personnage du nom d'Irika, qui remit aux Amarakaeri divers biens culturels, affronta les Amiko, indigné par les morts qu'ils provoquaient. Après avoir humilié l'Amiko par différentes preuves de sa supériorité et de son pouvoir, Irika lâcha un flatus ventris hors du commun, dont la force ignée brûla et teignit la chevelure de l'importun, lui donnant pour toujours la couleur rouge qu'elle présente actuellement.

### NOTES

<sup>1</sup> Göhring, Hermann. 1877. *Informe al Supremo Gobierno del Perú sobre la Expedición a los Valles de Paucartambo en 1873 al Mando del Coronel D.B. La-Torre*. Lima: Imprenta del Estado. Pp. V et 7.

<sup>2</sup> Marcoy, Paul. 1865. «Voyage de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud», *Le Tour du Monde*, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> semestres. P. 206, note I.

<sup>3</sup> Göhring, op. cit., p. 28.

<sup>4</sup> Cenitagoya, Vicente de. S.d. «La tragedia de la selva», *Antisuyo* 6: 53-118 (107).

<sup>5</sup> *Los Mashcos, Hijos del Huanamei*. S.d. Lima: Secretariado de Misiones Dominicanas del Perú. P.5.

<sup>6</sup> Göhring, op. cit., p. 80.

<sup>7</sup> Califano, Mario. 1977. «La incorporación de un nuevo elemento cultural entre los Mashco de la Amazonia peruana», *Relaciones de la Sociedad Argentina de Antropología* XI: 185-201.

<sup>8</sup> Marcoy, Paul. 1940. *Viaje por los valles de la quina (Bajo Perú)*, 1849-1861. Madrid: Espasa-Calpe, S.A. Pp. 223, 229, 255-256.

<sup>9</sup> Gray, Andrew. 1986. *And after the Gold Rush...? Human Rights and Self-Development among the Amarakaeri of Southeastern Peru*. Copenhagen: IWGIA (Document No. 55). Voir aussi: Gray, Andrew. 1987. «Perspectives on Amarakaeri History», *Etnologiska Studier* 38: 299-328.

<sup>10</sup> Califano, Mario. 1983. «El mito del árbol cósmico Wanámei de los Mashco de la Amazonia sud occidental», *Anthropos* 78, 5/6: 739-769 (766-767).

<sup>11</sup> Califano, Mario. 1977, op. cit., p.190. Sur les Harákmbet en général, voir: Califano, Mario. 1983. *Etnografía de los Mashco de la Amazonia sud occidental del Perú*. Buenos Aires: FECIC.



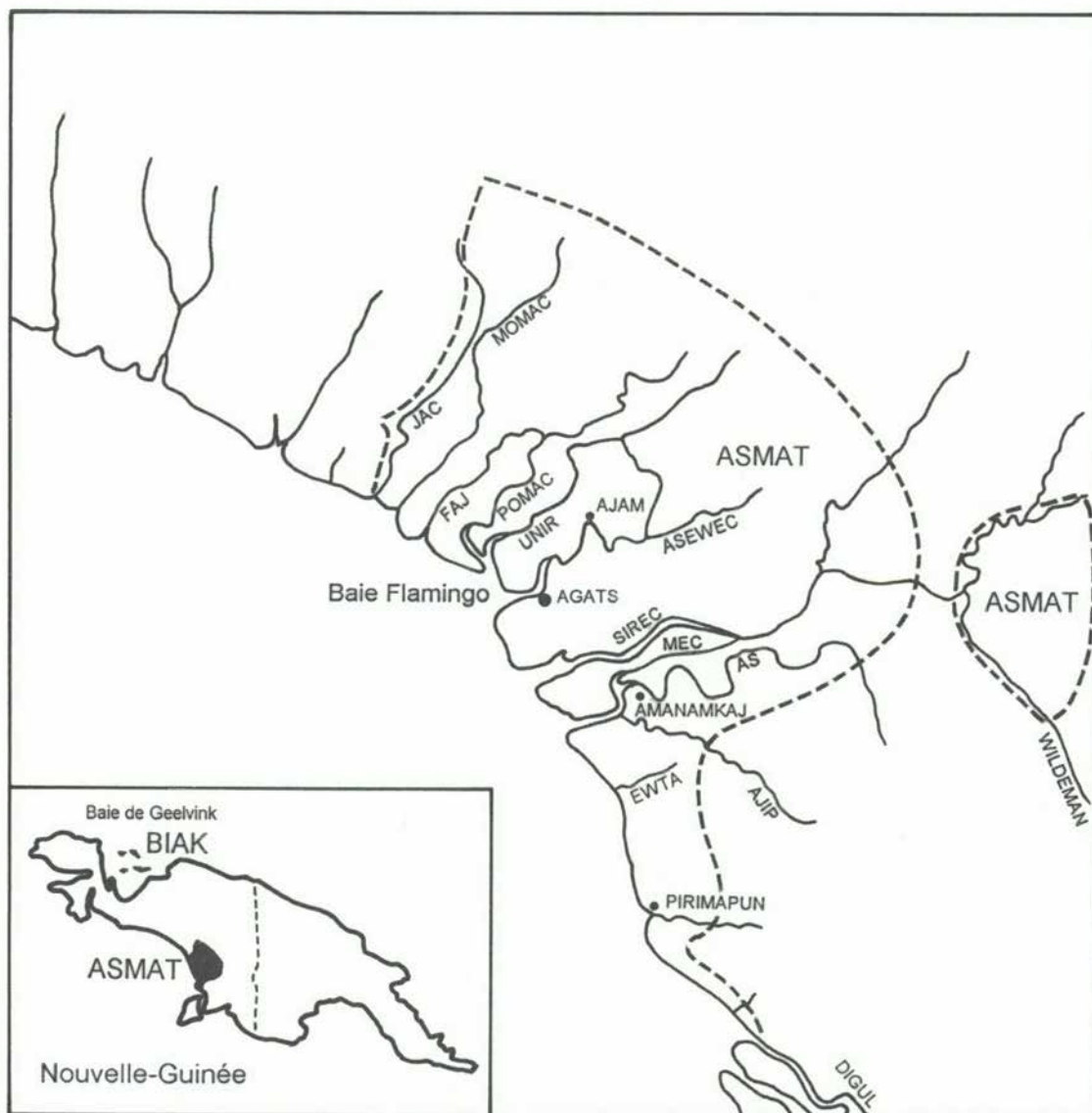


Fig. 21. Carte de la région asmat.

## *Géologie, colonialisme et lycanthropie: Feuilletau de Bruyn en Nouvelle-Guinée hollandaise*

PAR ALAIN MONNIER

Dans sa thèse présentée à la Faculté des Sciences de l'Université de Lausanne en 1921, sous le titre de *Contribution à la Géologie de la Nouvelle-Guinée*, W.K.H. Feuilletau de Bruyn écrit: «En 1907, le Gouvernement hollandais procéda, pour des raisons politiques, à une exploration systématique de l'île par des détachements militaires. J'ai servi au détachement de la Nouvelle-Guinée du S. en 1911-1913, et à celui du N. en 1914-1915. Au commencement de janvier 1915, l'exploration fut suspendue. Mais, deux mois plus tard, je retournais aux Iles Schouten pour soumettre la population de ces îles et pour explorer cet archipel»<sup>1</sup>.

Si les échantillons de roche récoltés au cours de ces expéditions ont été envoyés au laboratoire de Géologie d'Utrecht, certains objets ethnographiques de la Nouvelle-Guinée du Sud ont été offerts en 1920 par W.K.H. Feuilletau de

Bruyn à l'Etat de Vaud. Une lettre du 28 avril 1920 du Chef du Département de l'Instruction publique confirme que ce don, qui est alors en dépôt au Musée de Géologie, sera acheminé à l'École de Commerce pour y être confié à Monsieur Henri-Albert Jaccard. Cette «très belle collection d'armes de la Nouvelle-Guinée du Sud», ainsi qu'un lot qui a transité par le Musée Industriel, se trouvent maintenant au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire.

Il s'agit d'une série de lances, d'arcs et de flèches, de deux haches de pierre et d'un poignard en os de casoar qui portent des étiquettes précisant leur provenance: Noord-Westrivier et rivière Digoel. Ces indications ainsi que le style des objets permettent de conclure à leur origine Asmat, une ethnie qui peuplait et peuple toujours cette zone de la côte sud de la Nouvelle-Guinée



Fig. 22. Lames de lances asmat, Noord-Westrivier  
(F. de Bruyn, 1920). Larg. max. 15 cm.



hollandaise (aujourd'hui l'Irian Jaya, colonie indonésienne). La Noord-Westrivier est pour les Asmat la rivière Pomac, qui se jette dans la mer au nord-ouest de leur territoire, et la rivière Digoel plus précisément l'embouchure de la Digul, au sud du même territoire (fig.21).

Les lances de bois de fer avec leur lame ajoutée sont particulièrement représentatives de l'art asmat. Communément utilisées pour la guerre, elles portent des symboles directement liés à la chasse aux têtes: mante religieuse, intestin de larve, serpent, fougère ou figure humaine. La lame est parfois frottée de sagou – la pulpe comestible d'un palmier – pour en faire ressortir les motifs. Les barbes des lances sont assimilées selon les cas à des os de casoar, des épines ou des aiguillons de raie (fig.22)<sup>2</sup>.

La chasse aux têtes constituait pour les Asmat l'élément central du rite d'initiation des jeunes garçons, et par là était au cœur même de l'identité asmat qui associe l'homme au sagou et à certains animaux considérés comme chasseurs de têtes. Le mythe d'origine de la chasse aux têtes décrit très techniquement cette pratique, et il me suffira ici de le résumer.

Un jeune homme rapporte à son frère aîné un cochon: celui-ci lui demande pourquoi il ne lui donne pas plutôt une tête humaine, et lui offre la sienne. Une fois coupée, elle donne à son cadet toutes les instructions nécessaires à la préparation du corps humain, ainsi qu'à son ingestion en le mélangeant à du sagou. La tête l'instruit

ensuite des différentes phases du rite d'initiation. Il s'agit d'aller chasser une tête dans un village voisin, afin de donner le nom de la victime à l'initiant. La tête elle-même, une fois soigneusement préparée et la cervelle mangée par les vieux, est placée entre les jambes écartées de l'initiant. Puis celui-ci est amené sur mer dans une pirogue; il doit se conduire comme un vieillard mourant, avant d'être plongé avec le crâne dans la mer. Il en ressort comme un nouveau-né, contraint d'apprendre le nom de toutes les choses qui l'entourent. Il est enfin ramené au village, où il prend part à un rituel consacré au sagou, en relations avec un autre mythe d'origine dans lequel un garçon est incorporé à coups de battoir à sagou dans un sagoutier, jusqu'à faire chair avec lui<sup>3</sup>.

Cette chasse aux têtes se poursuivra jusque dans les années 60. Le territoire et la culture des Asmat, effleurés par des détachements militaires comme celui dont a fait partie W.K.H. Feuilletau de Bruyn en 1911-1913 et traversés par des expéditions d'exploration qui cherchent à gagner les hautes montagnes du centre, ne seront véritablement découverts que dans les années 50 par les missionnaires du Sacré Cœur. Le premier baptême asmat à être enregistré est celui de Martin Peatsj d'As-Atat, réalisé *in articulo mortis* le 19 avril 1952<sup>4</sup>.

Mais les mythes, encore une fois, n'ont pas tardé à tenir compte de l'irruption de l'Autre dans leur monde, en le renvoyant à «l'autre côté», c'est-à-dire au monde des morts. Comme

en témoigne ce mythe asmat qui raconte l'origine du bateau à moteur, en associant inceste, zoologie et géologie<sup>5</sup> :

*Ewerö habite sur le cours supérieur de la rivière Eilanden. Dans ses allées et venues, il rencontre souvent un grand varan qui, chaque fois qu'il veut lui tirer dessus, plonge dans l'eau de la rivière. Ewerö cherche un moyen pour atteindre de son tir le varan. Mais lorsqu'il veut assécher la rivière, l'eau se met à monter et menace d'inonder la terre.*

*De retour à la maison, il essaie de pousser sa mère et son «père», c'est-à-dire le «frère de sa mère», à des relations sexuelles. Les «parents» protestent: ils sont toujours frère et sœur, enfants de la même mère. A la longue ils succombent cependant à ses sollicitations, mais ce n'est que la troisième nuit qu'ils parviennent à pratiquer des relations sexuelles complètes.*

*Le matin après la troisième nuit, l'eau de la rivière paraît avoir baissé et la rivière se trouve à sec. Les «parents» rassemblent les poissons qui gisent en grand nombre à portée de la main, mais Ewerö cherche le varan pour s'en prendre à la bête. En un gigantesque combat, il parvient à tuer le monstre. Il lui coupe la tête, les pattes, le poitrail, et sort tous les viscères. Il ne laisse que le dos, qui montre après l'éviscération une certaine ressemblance avec une boîte oblongue. Ce reste du varan se change la nuit suivante, pendant un orage particulièrement violent, en une pirogue d'une grandeur exceptionnelle. Lorsqu'après l'orage la rivière est à nouveau pleine d'eau, Ewerö peut partir avec la pirogue vers la côte.*

*Là, la pirogue lui est volée, et elle est emportée «de l'autre côté» par un certain Mbipaké. C'est cette pirogue qui est devenue le prototype de tous les bateaux à moteur.*

Le travail de W.K.H. Feuilletau de Bruyn se concentrera ensuite sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée, et plus particulièrement sur la baie de Geelvink où se situent les îles Schouten, parmi lesquelles Biak et Yapen. Ses sujets de prédilection seront désormais la colonisation... et la lycanthropie.

C'est ainsi qu'il prône un développement rapide de l'agriculture qui associe indigènes et colons européens et indo-européens, les premiers pour planter café, cacao, caoutchouc, etc., les seconds pour leur enseigner l'usage de la pelle et de la charrue. Cette révolution agricole aurait une répercussion sur le système traditionnel des clans, mais c'est le prix à payer pour assurer la rentabilité du projet. L'établissement de petites colonies de 5'000 à 10'000 acres pourrait par ailleurs être financé par l'exploitation du bois. L'investissement de départ, s'il ne pouvait être avancé par les banquiers hollandais, devrait être demandé à des banquiers américains<sup>6</sup>.

Plus original sans doute est l'intérêt porté par W.K.H. Feuilletau de Bruyn à des phénomènes qu'il assimile à la lycanthropie, et qu'il rencontre dans les îles de la baie de Geelvink à l'occasion de procès. En Europe, la croyance en l'existence de



loups-garous était bien répandue: un homme pouvait se transformer périodiquement en loup et dévaster les étables ou s'attaquer aux hommes. Là, il n'y a bien entendu pas de loups; mais l'esprit peut se détacher du corps et mener une existence indépendante, généralement sous la forme d'un animal: il devient alors un «loup-garou», c'est-à-dire un *manoin* dans la langue des Biak.

Ainsi s'opère une double réduction, pratique et idéologique: il faut amener l'indigène à travailler et à produire à la manière européenne, et ramener l'étrangeté de ses croyances à quelque chose de connu. Mais les deux procédés se rejoignent, comme en témoigne ce texte qui se conclut, providentiellement, par l'obtention d'une main d'œuvre à bon marché:

*Deux femmes avaient rencontré un certain Waidi en allant aux champs. Peu après que les deux femmes eurent rapporté chez elles une grosse quantité de produits des champs, l'une d'elles mourut subitement, probablement d'une attaque cardiaque. L'autre femme prétendit alors avec conviction que la défunte avait reçu de Waidi un coup de machette sur la poitrine. Sur le corps de la morte, on ne pouvait voir nulle trace de blessure, ce qui fut confirmé par tous les témoins y compris la femme en question. De plus, la croyance courante est que lorsqu'un loup-garou (manoin) porte un coup de machette, on ne peut rien voir à la surface du corps. Mais c'est sous la peau que tout est réduit en morceaux.*

*Pourtant les hommes du clan auquel appartenait la*

*femme ne la crurent pas immédiatement, car Waidi (un membre de leur clan), bien qu'il eût commis des actes anormaux, ne pouvait être soupçonné d'être un manoin. Waidi était resté seul à pêcher pendant la nuit sur un récif et était retourné le matin même à la maison familiale. Mais il avait eu la malchance, lors de son retour chez lui, de passer près de la tombe fraîchement creusée où la défunte avait été déposée. Ne sachant rien de ce décès, il regarda dans la tombe, et c'est ainsi que son sort se décida, parce que les membres du clan en deuil avaient fait le guet près de la tombe. Un manoin en effet a l'habitude de se rendre à la tombe de sa victime pour y manger son foie, son cœur, ses reins et son cerveau. On surprit ainsi le malheureux, on l'attrapa et on l'étrangla.*

*Pendant l'enquête, la femme maintint fermement que Waidi était un manoin et qu'elle l'avait vu porter le coup mortel. Elle ne se sentait pas coupable et ne comprenait pas pourquoi on la condamnait. Et... les membres papous du Tribunal du District étaient tout à fait d'accord avec elle. Le Président du Tribunal, un fonctionnaire européen, leur opposa sa volonté et la femme fut condamnée à une année de travaux forcés.*

En Europe, la transformation en loup-garou peut avoir différentes causes, mais qui sont toutes en rapport avec la religion: soit l'on a été plus de dix ans sans se confesser ou mettre le doigt dans le bénitier, soit l'on est le fils d'un curé, soit encore l'on a passé un pacte avec le Diable<sup>8</sup>. Le contexte religieux apparaît aussi en Nouvelle-Guinée, bien qu'il ne soit pas









Fig. 23. Les pirates biaks à l'île Mafor  
(Tiré de: E. Mesplès,  
Le Tour du Monde, 1879, I).

particulièrement mis en valeur par W.K.H. Feuilletau de Bruyn. Un mythe recueilli chez les Biak par un missionnaire hollandais, F.J.F. van Hasselt, en donne un bon exemple: le point de départ du récit est l'initiation des jeunes gens, qui dorment dans la *rum sram*, une «maison des hommes» où on leur enseignera à la fois les traditions relatives à l'origine des choses et à la vie après la mort et la sexualité, au moyen de statues de bois articulées. C'est bien dans cette situation de passage et de crise que le loup-garou peut intervenir, comme il se manifeste aussi dans la situation de passage et de crise que constitue le processus de colonisation auquel participe W.K.H. Feuilletau de Bruyn. Voici donc ce mythe, en guise de conclusion<sup>9</sup>:

*Deux jeunes garçons dormaient dans une rum sram. Une nuit ils allèrent pêcher: vers minuit, ils réussirent à attraper quelques poissons et retournèrent à la rum sram.*

*Le loup-garou était déjà là, il avait grimpé sous le toit. Le soir, lorsqu'ils étaient allés pêcher, ils avaient dit à leur père, qui était un vieillard: «Nous allons pêcher cette nuit, dors dans la maison car quelqu'un pourrait venir.» Là-dessus il avait voulu monter dans la rum sram. Mais le loup-garou, qui avait grimpé avant lui, avait secoué le pont qui menait à la maison: le vieillard n'avait pas pu entrer et était allé dormir chez lui, il n'était pas allé dans la rum sram.*

*Le loup-garou prit l'apparence du vieux père, il alla dormir sur la natte des deux jeunes gens après avoir attisé le feu. Lorsqu'ils vinrent tous les deux*

*avec leur poisson, ils réveillèrent le vieillard et lui dirent: «Père, grille ton poisson et mange!» Le loup-garou dit: «C'est bon, allez d'abord griller votre poisson, et quand vous dormirez, moi je me lèverai pour griller le mien et le manger.» Quand ils eurent grillé et mangé leur poisson, ils allèrent dormir.*

*Alors le loup-garou se leva, il grilla son poisson pour le manger, puis frappa les deux jeunes gens. Lorsqu'il les eut frappés, il mit les bracelets et le pagne de l'aîné à la place de ceux du cadet. Et les bracelets et le pagne du cadet, il les mit à la place de ceux de l'aîné. Puis ils dormirent jusqu'au matin.*

*Le matin ils se réveillèrent. L'aîné se réveilla le premier. Il dit: «Qui a enlevé mes bracelets et mon pagne pour les mettre à mon frère cadet?» Le cadet se réveilla et dit: «C'est comme ça, je porte les tiens, et toi tu portes les miens». Ils interrogèrent le vieil homme: «Père, tu as dormi dans la maison et nous t'avons apporté du poisson, est-ce que tu as échangé nos parures?»*

*Mais on ne pouvait s'en prendre à leur père, il n'avait pas dormi dans la rum sram.*

*Alors ils pensèrent: «Le loup-garou nous tient déjà en son pouvoir, il est entré pendant la nuit et a échangé nos parures.»*

*Alors ils dirent à leur père et à leur mère: «Nous avons donné du poisson à un loup-garou et alors il nous a frappés et a échangé nos parures.»*

*Vers midi ils se sentirent pris de vertige comme s'ils avaient bu du vin de palme, ils étaient déjà en train de mourir.*

*Là-dessus ils se disputèrent. L'aîné dit: «Meurs toi le*



premier, ainsi je resterai». Le cadet dit: «Non, meurs toi d'abord, et moi je surveillerai ta tombe et lorsque j'aurai tué le loup-garou, alors je mourrai.»

L'aîné mourut le premier. Lorsqu'ils l'eurent enterré, le cadet dit: «Ne jetez pas de terre sur lui, ne mettez que des feuilles de cocotier, pour que je puisse dormir dessus. Quand je mourrai, alors je me retrouverai aux côtés de mon frère aîné.»

Lorsqu'ils eurent conduit l'aîné à sa tombe, ils laissèrent dessus des feuilles de palmier. Le soir, le cadet sortit et descendit dans la tombe de son frère aîné. Il y descendit et se coucha sur son frère aîné. Le loup-garou arriva bientôt. Il vint, mais il ne se doutait pas de la présence du vivant, il pensait qu'il n'y avait que le mort. Il repoussa les feuilles de cocotier pour voir la tombe, il siffla près des pieds, mais le mort ne répondit pas; il siffla près de la tête et le vivant répondit pour le tromper, il lui mentit.

Le cadet était couché, armé d'une machette. Lorsque le loup-garou siffla, le cadet l'attrapa et lui coupa la tête. Le loup-garou mourut, le frère cadet mourut aussi. On les enterra ensemble.

#### NOTES

<sup>1</sup> Feuilletau de Bruyn, W.K.H. 1921. *Contribution à la Géologie de la Nouvelle-Guinée*. Lausanne: Imprimerie A. Bovard-Giddey. P.6

<sup>2</sup> Konrad, Gunter und Ursula, Tobias Schneebaum. 1981. *Asmat. Leben mit den Ahnen*. Glashütten/Ts.: Friedhelm Brückner.

<sup>3</sup> Zegwaard, Gerard. 1959. «Headhunting Practices of the Asmat of Netherlands New Guinea», *American Anthropologist* 61, 6: 1020-1041 (1021-1026).

<sup>4</sup> «An Outline of Asmat History in Perspective». 1970. Dans: *An Asmat Sketch Book*, by Frank Trenkenschuh O.S.C. Keuskupan Agats-Asmat. Tome II, pp. 151-178 (155).

<sup>5</sup> Zegwaard, Gerard. 1954. «Vrouwenruil bij de Asmatters», *Tijdschrift «Nieuw-Guinea»*, Vijftiende Jaargang, Aflevering 3: 65-71 (65-66).

<sup>6</sup> Feuilletau de Bruyn, W.K.H. 1949-1950. «De agrarische ontwikkeling van Nieuw-Guinea», *Tijdschrift «Nieuw-Guinea»* 10: 1-24. Voir aussi: Feuilletau de Bruyn, W.K.H. S.d. *Kolonisatie-mogelijkheden op Nieuw-Guinea*. Den Haag: C.P. Burghart.

<sup>7</sup> Feuilletau de Bruyn, W.K.H. 1948-1949. «Iets over lykanthropie op Noord-Nieuw-Guinea», *Tijdschrift «Nieuw-Guinea»* 9, Aflevering 1-6: 33-38, 65-70 (37-38). Voir aussi: Feuilletau de Bruyn, W.K.H. 1940-1941. «Iets over de Lykanthropie of het werwolf-geloof der Papoea's van de Schouten-Eilanden», *Tijdschrift «Nieuw-Guinea»* 5, Aflevering 1-6: 106-116.

<sup>8</sup> Sébillot, Paul. 1984 (1904-1906). *Le folklore de France: La faune*. Paris: Editions IMAGO. Pp. 68-70.

<sup>9</sup> Hasselt, F.J.F. 1908. «Nufoorsche fabelen en vertellingen», *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indie* 61: 477-588 (574-576).



Fig. 24. Guerrier inconnu (négatif No 40, 1904).

## *Le dandy, l'excentrique et le bourgeois: portraits d'Indiens des collections du Musée d'ethnographie de Lausanne*

PAR CHRISTOPHE BLASER

On peut voir dans les collections du Musée d'ethnographie de Lausanne des photographies d'Indiens d'Amérique du Nord. Ces documents – une centaine environ – couvrent un vaste éventail de nations (Comanches, Apaches, Creeks, Mandans, Pimas, Navajos, etc.) et détaillent plusieurs types d'individus reflétant l'éclatement des cultures indigènes sous les chocs de l'agression militaire et de l'expansion économique. Si la majorité correspond à l'image traditionnelle des Indiens – parés de plumes, couverts de peaux, arborant fièrement calumets et tomahawks –, une minorité significative présente un visage plus inattendu, plus complexe. Un certain type notamment se distingue par son apparente retenue et son alignement sur les codes vestimentaires occidentaux (pantalon, veston, gilet, cravate, cheveux courts), tandis qu'un autre, hybride, semble au

contraire afficher une certaine désinvolture et frappe par l'originalité, voire l'excentricité de sa tenue (turban, haut-de-forme, écharpe, foulard, cravate, bijoux). C'est à partir de ces types marginaux que nous aimerions développer quelques réflexions, en tenant compte de critères esthétiques et non ethnologiques. Auparavant il nous paraît utile d'ouvrir une parenthèse – assez longue – pour exposer les faits.

### **La scène scientifique et photographique**

Tous ces portraits d'Indiens sont des photographies noir/blanc, réalisées sur du papier albuminé et, à quelques exceptions près, prises en studio. Elles portent toutes la mention *Department of the Interior / U.S. Geological and Geographical Survey of the Territories / F.V. Hayden, U.S. Geologist, In Charge*. Elles ne sont pas signées. Seul le nom de



Hayden, le commanditaire, apparaît imprimé en lettres brunes sur le carton blanc qui sert de support à ces photographies.

Qu'en déduire, sinon qu'à l'époque, c'est-à-dire vers 1870, les cas de commanditaires comme Hayden ne sont pas rares: des peintres, puis des photographes, artistes professionnels de préférence, sont fréquemment associés aux entreprises de savants aux yeux desquels l'illustration est devenue un mode d'explication aussi essentiel que le texte. De manière générale, l'exploration fournit de nombreuses occasions de collaboration et les échanges entre culture scientifique et culture artistique ne cessent de se multiplier. En Amérique du Nord, le contexte est particulièrement favorable, puisque dès la fin de la Guerre de Sécession le gouvernement de Washington intensifie sa politique de prospection et d'inventaire des vastes territoires situés entre le Mississippi et le Pacifique. C'est dans ce contexte que Hayden est appelé à organiser plusieurs expéditions scientifiques et à rechercher des spécialistes capables d'en documenter les découvertes par l'image.

Voilà pour la scène. Quant aux acteurs qui l'animent et qui ont en commun d'avoir été à l'école de la guerre qui s'achève, il convient d'en dire aussi quelques mots. Mais, avant d'évoquer les auteurs des portraits d'Indiens, nous aimerions revenir sur la personnalité de leur commanditaire.

Frederick V. Hayden (1829-1887)<sup>1</sup> commence par suivre des cours de géologie à Oberlin

College (Ohio) où il obtient un titre universitaire en 1850. Puis il enchaîne avec des études au Medicinal College d'Albany (New York) dont il sort diplômé en 1853. A la carrière de médecin, il préfère cependant celle de géologue, comme le démontre sa participation à l'expédition du paléontologue James Hall dans le Dakota en 1853-1854. Peu de temps après la fin de la guerre, en 1865 – guerre durant laquelle il pratique la médecine pour la seule fois de sa vie –, il est nommé professeur de géologie et de minéralogie à l'Université de Pennsylvanie. De 1867 à 1869, il met sur pied plusieurs expéditions dans le Nebraska, le Colorado, le Nouveau-Mexique et le Wyoming. En 1871-1872, une équipe de scientifiques et d'artistes rassemblée par ses soins se lance à la découverte de la vallée et du massif du Yellowstone. Il en résultera la rédaction par Hayden d'un important rapport destiné à convaincre le Congrès et le Sénat d'adopter une loi relative à la création de parcs nationaux et en particulier du Yellowstone National Park (1872).

S'il obtient des subsides du Congrès pour mener à bien ces expéditions, en particulier celle de 1871-1872, Hayden peut aussi compter sur le soutien désintéressé et généreux de William H. Blackmore. Ce spéculateur et collectionneur anglais se passionne en effet pour les choses de l'Ouest et pour les Indiens: n'a-t-il pas recherché précédemment la collaboration du peintre George Catlin, célèbre pour sa galerie de por-

traits d'Indiens présentée au Louvre en 1845, et exposé dans son musée privé de Salisbury en Angleterre les photographies de délégués indiens à Washington réalisées en 1857-1858 par le studio James McClees? En outre, il s'est déjà approché à Washington de la Smithsonian Institution où l'on s'efforce de centraliser les premières données ethnographiques, quand il propose à Hayden de diriger la publication de six à dix volumes de photographies d'Indiens. Dans le même esprit, Blackmore engage également le photographe Gardner pour faire des portraits. Les négatifs sont contrôlés par la Mission Hayden qui se retrouve en possession d'un fonds d'autant plus important qu'elle bénéficie d'apports réguliers de la part de certains de ses membres comme Jackson.

Au titre de photographe officiel de la Mission Hayden, William H. Jackson (1843-1942)<sup>2</sup> est probablement l'auteur de la plupart des tirages découverts au Musée d'ethnographie. Celui qui va devenir l'un des plus célèbres photographes de l'Ouest américain fait ses débuts dans un studio de Troy (New York) où il parfait sa formation et travaille comme coloriste à retoucher les tirages noir/blanc. A partir de 1862, il se bat dans l'infanterie nordiste et, dès la fin de la guerre, comme beaucoup de jeunes gens, part pour l'Ouest. Il y exerce tous les métiers: manœuvre, ouvrier agricole, chercheur d'or, cow-boy. En 1867, il ouvre un studio à Omaha (Nebraska) où il réalise surtout des portraits et monte un wagon photographique. C'est l'occa-

sion de premières rencontres avec les Indiens. En 1869, on le retrouve sillonnant l'Ouest à bord des trains de l'Union Pacific Railroad. En 1870, Jackson est officiellement engagé par Hayden au service de l'U.S. Geological and Geographical Survey of the Territories. Il ferme alors son studio d'Omaha et part explorer les vastes étendues de l'Utah, du Wyoming et du Colorado pour en fixer le relief.

Lors des expéditions qu'il accompagne, il doit transporter son matériel à dos de mule et se faire aider d'assistants. Il côtoie des scientifiques et des artistes comme les peintres Henry W. Elliott et Thomas Moran. C'est au contact de ce dernier, recruté lui aussi par Hayden en 1871 pour décrire le massif du Yellowstone, qu'il en vient à définir sa conception panoramique du paysage. En 1877, il photographie les villages indiens du Nouveau-Mexique. La collaboration avec Hayden consiste aussi à partir de 1874 à cataloguer le fonds de négatifs. Elle s'étendra jusqu'en 1879, date à laquelle Jackson ouvre un studio à Denver (Colorado) et commercialise les souvenirs accumulés aux cours de ses nombreuses expéditions. La publication de son travail dans plusieurs albums permet d'apporter la preuve par l'image devant le Congrès et le Sénat de la nécessité de voter la loi sur le Yellowstone National Park.

Pour les raisons que nous avons invoquées ci-dessus – collaboration avec Blackmore et surtout gestion de ses négatifs par la Mission Hayden –,



*Fig. 25. Big Morague, Pima (négatif No 653, 1904).*



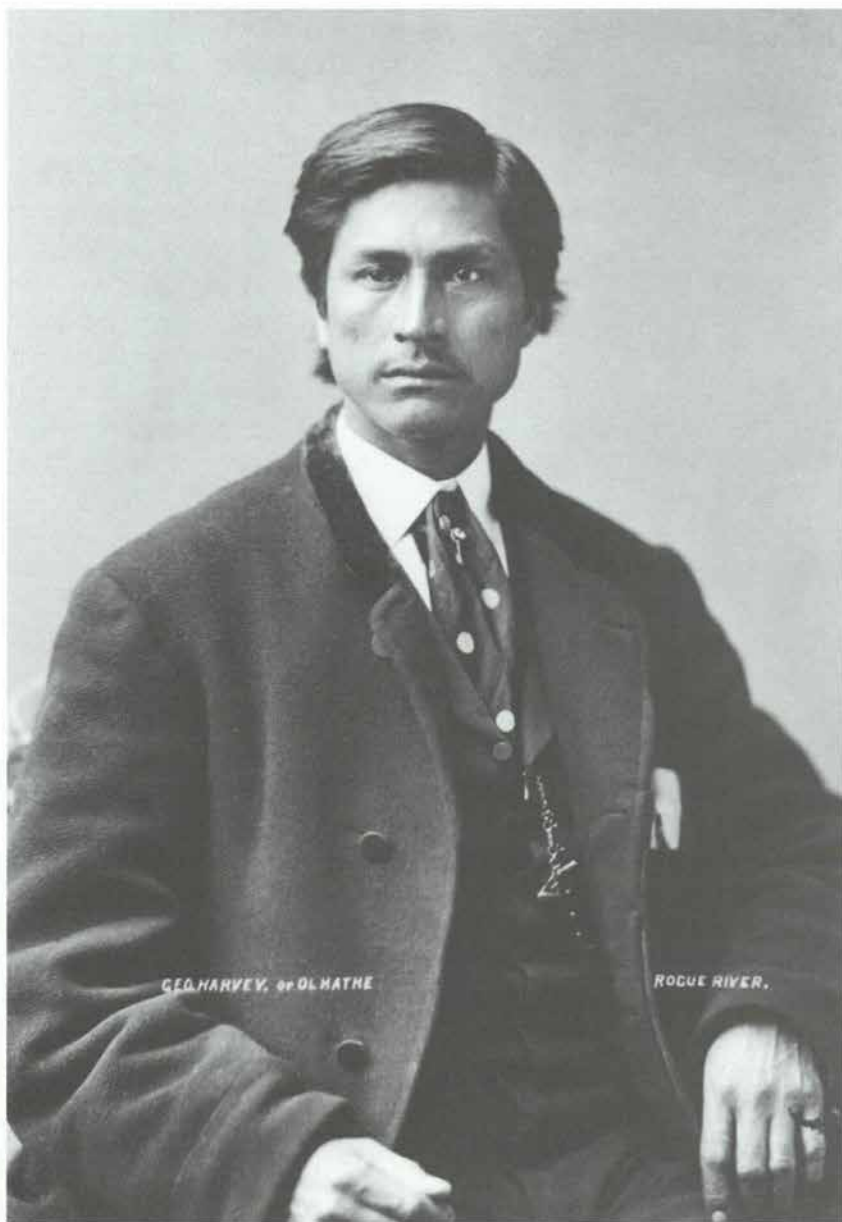


Fig. 26. Geo Harvey ou Olhate, Rogue River (négatif No 978, 1904).

nous n'écartérons pas la possibilité que des épreuves d'Alexander Gardner (1821-1882) figurent parmi celles du Musée d'ethnographie. Cet Écossais d'origine, qui contrairement à Jackson doit sa renommée aux reportages sur la Guerre de Sécession plutôt qu'à l'évocation de l'Ouest américain, commence par occuper quelque temps un poste de journaliste au Glasgow Sentinel, avant que Mathew Brady, un photographe de la bonne société new-yorkaise, ne lui propose en 1856 de venir outre-Atlantique. Gardner devient l'assistant de Brady et se voit en 1858 confier la responsabilité de sa galerie de Washington. Quatre ans plus tard, les deux hommes se brouillent, Brady revendiquant la paternité de tous les tirages sortant de ses ateliers, ce que ne peut accepter Gardner. Chacun entreprend alors de son côté de témoigner de la réalité de la guerre.

Gardner fait le portrait de Lincoln à la bataille d'Antietam (1862) et devient le photographe officiel de l'Armée du Potomac. Parallèlement il ouvre un studio à Washington. À la fin des hostilités, il réalise des reportages sur les funérailles de Lincoln et sur l'exécution de ses assassins. Il publie un ouvrage sur la guerre. En 1867, il est mandaté par l'Union Pacific Railroad pour photographier la construction de la voie ferroviaire entre le Kansas et la Californie. Les chantiers, les ouvriers, mais aussi les paysages et les Indiens deviennent par la force des choses ses principaux centres d'intérêt.

### Baudelaire et les Indiens

Venons-en maintenant à notre idée initiale d'examiner les Indiens d'un point de vue esthétique, comme si les vêtements et les attitudes autorisaient à parler de dandys et, dans une moindre mesure, d'excentriques et de bourgeois. Cette idée est-elle vraiment sérieuse? Sans compter que les photographies de la Mission Hayden ont une vocation scientifique qui se laisse difficilement enfermer dans un propos esthétique, n'est-ce pas une fois de plus céder à une certaine facilité ethnocentrique? Envisagée sous l'angle du dandysme, l'entreprise semble effectivement présenter des risques. À l'origine, le dandysme est un phénomène strictement européen, une manifestation de l'anglomanie qui déferle sur le continent dès 1815. Cette mode inspirée de personnages existants comme Brummel ou Byron, ce *revival* aristocratique se produit dans des conditions particulières (la défaite de Napoléon, la consolidation de l'hégémonie anglaise, puis l'essor de la société bourgeoise)<sup>3</sup>. Il est le fait de milieux aristocratique et bourgeois dont quelques représentants éprouvent le besoin de prêcher un individualisme exacerbé et de se distinguer à tout prix par des attitudes anticonformistes et une élégance extrême. À première vue, il n'y a donc pas grand sens à vouloir retrouver de telles attitudes hors de ce contexte historique. Dans l'absolu, le naturel et l'ingénuité qu'on prête aux peuples exotiques comme les Indiens sont même totalement incompatibles avec le

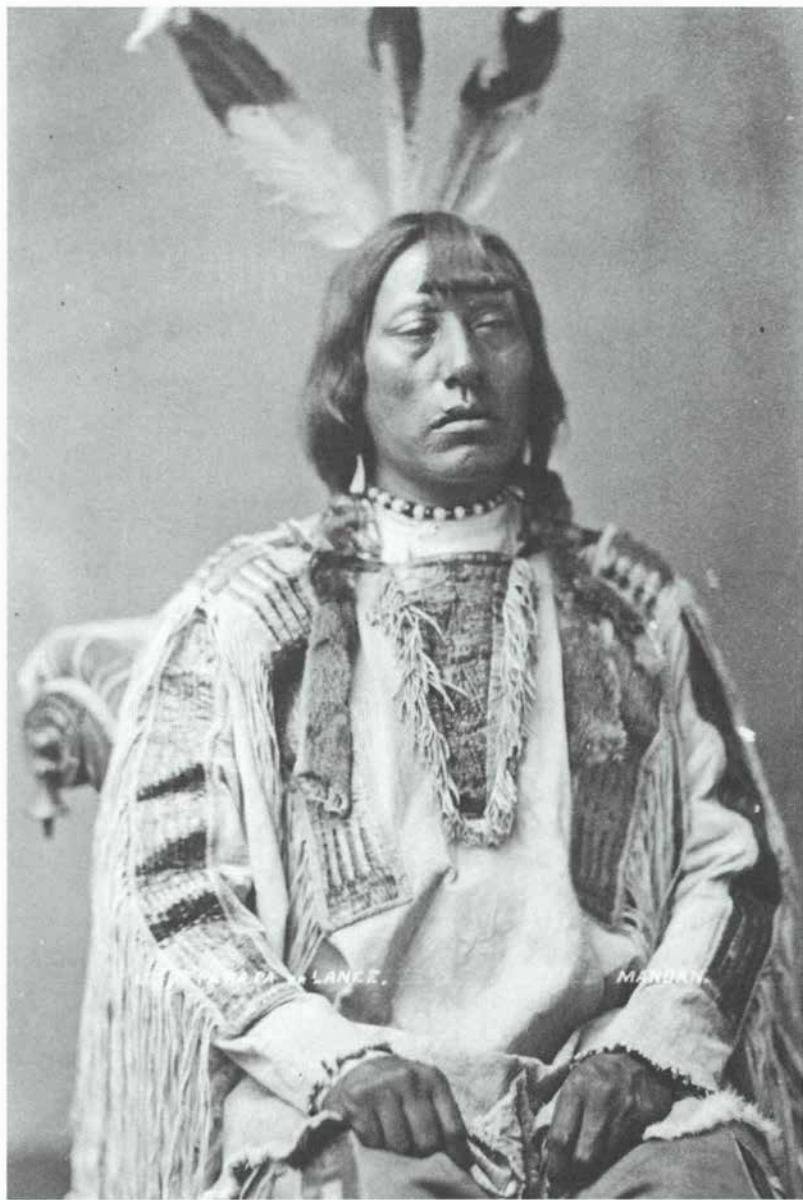


Fig. 27. Ise Ra Pa Ra Pa (?) ou Lance, Mandan (négatif No 1005, 1904).





Fig. 28. Inconnu (négatif No 771, 1904).

personnage affecté, construit de toutes pièces et comme statufié du dandy.

Bien qu'il soit avec Barbey d'Aurevilly l'un de leurs principaux codificateurs, on doit à Baudelaire d'avoir proposé d'étendre le champ d'application de l'esthétique et de la morale dandys. Quelques incursions dans les *Curiosités esthétiques*<sup>4</sup> suffisent à s'en convaincre. Dans son compte-rendu du Salon de 1846, sans qu'il soit explicitement question de dandysme, Baudelaire fournit plusieurs éléments sur les qualités des Indiens qui montrent bien son admiration pour eux et laissent augurer de leur admission dans le cercle des élus. Il affirme au sujet de deux tableaux de Catlin – celui-là même que Blackmore avait vainement tenté d'intéresser à ses projets: «M. Catlin a supérieurement rendu le caractère fier et libre, et l'expression noble de ces braves gens; (...) Par leurs belles attitudes et l'aisance de leurs mouvements, ces sauvages font comprendre la sculpture antique»<sup>5</sup>. Quelques années plus tard, lors du Salon de 1859, Baudelaire apporte une indication décisive quant à la parenté qu'il entrevoit des Indiens avec les dandys. Décrivant cette fois la peinture orientaliste d'Eugène Fromentin et «l'antique héroïsme» de ses modèles arabes, il déclare: «Ce n'est pas seulement des étoffes éclatantes et des armes curieusement ouvragées que ses yeux sont épris, mais surtout de cette gravité et de ce dandysme patricien qui caractérisent les chefs des tribus puissantes. Tels nous apparurent, il y a

quatorze ans à peu près, ces sauvages du Nord-Amérique, conduits par le peintre Catlin, qui, même dans leur état de déchéance, nous faisaient rêver à l'art de Phidias et aux grandeurs homériques»<sup>6</sup>. Catlin est un artiste très apprécié du critique qui loue à plusieurs reprises la beauté de ses ciels. Mais il n'inspirera pas davantage sa réflexion sur le dandysme en lien avec les Indiens. C'est vers le roman français que Baudelaire se tourne pour la relancer. Dans l'essai sur «Le peintre de la vie moderne», il explique que «le dandysme est une institution vague (...); très ancienne (...); très générale, puisque Chateaubriand l'a trouvée dans les forêts et au bord des lacs du Nouveau-Monde»<sup>7</sup>. On tombe quelques pages plus loin – et nous concluons là-dessus – sur une nouvelle allusion à l'auteur d'*Atala*: «Le dandysme est le dernier éclat d'héroïsme dans les décadences; et le type du dandy retrouvé par le voyageur dans l'Amérique du Nord n'infirme en aucune façon cette idée; car rien n'empêche de supposer que les tribus que nous nommons sauvages soient les débris de grandes civilisations disparues»<sup>8</sup>.

Ces considérations s'inscrivent évidemment dans le cadre d'une conception sophistiquée du dandysme, qui déborde sa définition historique. Les idées reçues y sont malmenées, ainsi au chapitre «L'éloge du maquillage»<sup>9</sup> où le soi-disant naturel du «sauvage» est opposé à son goût pour la parure et la toilette, pour l'artifice. De même, c'est la déchéance, la décadence qui serait le lot



des Indiens, non l'innocence. Très personnelles, les théories de Baudelaire témoignent cependant d'une identification de l'Indien au dandy dans la culture européenne. Et cela s'explique facilement. De Brummel à Montesquiou, le dandy traverse tout le siècle, irritant ou distrayant le public, lui devenant familier sans jamais le laisser indifférent. Son modèle, élaboré et précis chez Baudelaire, souvent caricatural et superficiel chez ses contemporains, va servir à toutes sortes de projections.

### **Quelques dandys, un excentrique et un bourgeois**

On sait grâce à l'anthropologie visuelle que le rôle de l'observateur représente un sujet d'étude à part entière. En l'occurrence, il ne s'agira pas de mettre en valeur le contenu ethnographique et historique des photographies de la Mission Hayden. Ce qui nous intéresse, c'est la culture de ceux qui observent et étudient les Indiens et sont chargés d'archiver leurs coutumes. Cette culture au sein de laquelle sont enfouis des modèles esthétiques comme le dandy et qu'activent sans le savoir des savants et leurs auxiliaires dans leurs démarches scientifiques les plus rigoureuses. Cette culture qui porte en elle des opérations aussi codées que le «regard» et au travers de laquelle des photographes constituent des Indiens en dandys. Cette culture enfin si prégnante qu'elle continue plus d'un siècle après à imposer ses grilles de lec-

ture. Car comment lire aujourd'hui ces portraits sans en référer à Baudelaire et à son intelligence du XIX<sup>e</sup> siècle?

Le portrait d'un guerrier inconnu correspond tout à fait à l'image que l'on se faisait – et se fait toujours – du dandy (fig.24). Un Parisien, à l'époque de Baudelaire, aurait sans peine identifié cet air distant et un peu ironique. La mise est impeccable, le linge parfaitement blanc comme il se doit. Les cheveux – longs – sont rassemblés et soigneusement étalés sur l'épaule gauche. La cravate blanche, au petit nœud serré, s'étale sur un gilet foncé. Les mains portent des bijoux et tiennent une hache. Une parure de fourrures est ostensiblement disposée sur les genoux. De toute évidence, le photographe n'a rien laissé au hasard, requérant discrètement de son modèle certaines attitudes, le faisant imperceptiblement passer de la pose à la posture.

Autre figure du dandy indien: l'homme au turban (fig.25). Le visage hautain, fermé, la bouche légèrement dédaigneuse, le regard qui porte au loin, autant de traits distinctifs du héros baudelairien et de son refus de se livrer, de se laisser percer. L'élégance est rehaussée par un turban qui fait penser à certains portraits orientalistes dans le goût du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'originalité de cette coiffure, la coquetterie inattendue qu'elle ajoute à une tenue par ailleurs fort élégante métamorphosent cet Indien en parfait dandy. Le photographe a probablement suggéré que les mains et les jambes soient dignement croisées, parce que



la convenance l'exigeait dans le cas d'un sujet aussi distingué (et aussi occidentalisé).

Le vêtement compte parmi les stratégies favorites du dandy qui en use de plusieurs manières, soit pour étonner, soit pour se faire admirer, soit encore pour jouer sur les deux tableaux. Il arrive qu'il y introduise – discrètement ou ostensiblement – des éléments exotiques. Le portrait de Byron en costume grec par Thomas Phillips (1813, Londres, *National Portrait Gallery*) montre comment le peintre a désamorcé la bizarrerie du déguisement en soulignant le maintien assuré et autoritaire du jeune lord, qui n'appelle aucune question. Un Indien qui en sens inverse ferait le choix de s'habiller à la mode occidentale courrait aussi le risque de passer pour ridicule: il s'exposerait à paraître endimanché, parvenu, godiche. Le photographe a réussi à prévenir une telle déconvenue, lorsqu'il a réalisé le portrait d'un jeune Indien, converti comme l'indique son nom (fig. 26). Il a su mettre en avant le goût irréprochable dont son client a fait preuve dans sa toilette, ainsi que l'aisance et la prestance qu'il a déployées, laissant présumer des origines élevées. Certains détails sont troublants et pourraient presque faire croire à un vrai dandy: le gilet déboutonné (marque de négligé chic), l'épingle de cravate, la pochette...

Les dandys sont bien représentés dans les collections du Musée d'ethnographie de Lausanne. Compte tenu de la classification de Baudelaire, ils sont même quelques dizaines à se répartir entre

le type urbain moderne et le type «patricien». A ce dernier appartient sans conteste le portrait d'un guerrier tel que devait se l'imaginer le poète (fig. 27). Dans son costume traditionnel de plumes, de perles et de peaux, il conserve un port raide, des yeux mi-clos et une bouche pleine de morgue. L'indifférence qu'il affecte est proprement royale et il semble avoir fait sien le principe dandy de la recherche du plaisir aristocratique de déplaire. Sa frange se détache avec netteté sur le front et a manifestement été arrangée en vue de la séance chez le photographe, séance à laquelle il est clair qu'elle ne survivra pas. Pour un observateur du XX<sup>e</sup> siècle, cet Indien est surtout remarquable par sa moue wildienne qui le fait ranger sans hésitation dans la famille des dandys.

Le dandy se situe à mi-chemin entre deux autres types: l'excentrique et le bourgeois (sur lesquels nous passerons plus rapidement, mais dont on découvre aussi d'intéressantes séries de portraits dans les collections du Musée d'ethnographie). Contrairement au dandy, l'excentrique subit son originalité plus qu'il ne l'impose. Il contrôle mal son image et il lui arrive de faire figure de bête curieuse. L'excentrique peut prêter à rire, jamais le dandy. Son personnage ne donne pas l'impression d'être le résultat d'un véritable choix existentiel, mais plutôt d'une dérive aux limites de la déviance. Le portrait que nous avons pris comme exemple résume à sa manière ces caractères (fig. 28). Le haut-de-forme et la grande écharpe



Fig. 29. To-Cha-Ka Jo ou Drunken Terrapin, Creek (négatif No 97, 1904).

conviendraient au dandy. La veste élimée, aux manches râpées aussi, qu'il préfère aux habits flambant neufs. Mais la manière, le style lui déplairaient. L'Indien qui figure sur la photographie est trop pittoresque. Il fait partie de ces gens hauts en couleur qui attirent l'attention par des excès plus ou moins volontaires et sont loin de comprendre l'art subtil de la provocation du dandy.

Le dandy forme un couple antithétique avec le bourgeois à qui il reproche d'être l'incarnation du conformisme, du moralisme, du matérialisme, de l'optimisme, de l'autosatisfaction et de bien d'autres choses encore. Il se définit par opposition à lui et s'en sert comme d'un repoussoir. C'est pourquoi il faut parler du bourgeois, et nous n'éprouverons aucune peine à le faire, tant il est vrai que nous en avons trouvé de nombreux échantillons. Parmi eux, il nous a plu de choisir quelqu'un (fig. 29) qui ressemblait étrangement à cet archétype du bourgeois au XIX<sup>e</sup> siècle, immortalisé par Ingres dans le portrait de Monsieur Bertin Aîné (1832, Paris, Musée du Louvre). Le photographe connaissait-il ce tableau? Le fait est que l'Indien qu'il a photographié se tient dans la même position que le grand bourgeois parisien, solidement assis, les mains posées sur les cuisses et tournées vers l'intérieur. Il est aussi élégant, soigné et corpulent, et son expression est aussi vulgaire. Avec lui nous clorons ce survol en espérant avoir convaincu que des modèles autres que le cannibale, le bon sauvage, ou encore l'ingénu (le «Huron» de Voltaire) ont

existé et ont été plaqués sur les Indiens. Moins connus, plus discrets, ces modèles n'en laissent pas moins des traces. Dans le cas du dandy, il en résulte une image flatteuse. Dans celui de l'excentrique, les Indiens sont relégués au rang de curiosités. Dans le cas du bourgeois... le modèle a-t-il vraiment fonctionné un jour?

#### NOTES

<sup>1</sup> Les informations sur les commanditaires sont reprises de Richardson Fleming, Paula et Lynn Luskey, Judith. 1996. *Voleurs d'ombres: Images des Indiens d'Amérique*. Paris: Editions du Chêne.

<sup>2</sup> Pour la partie consacrée aux photographes, nous nous sommes inspirés de: *Dictionnaire mondial de la photographie des origines à nos jours*. 1994. Paris: Editions Larousse; Auer, Michel et Michèle. 1985. *Encyclopédie internationale de la photographie de 1839 à nos jours*. Hermance: Editions Camera Obscura. 2 volumes, non paginés; *Segnali di fumo: L'avventura del West nella fotografia*, Catalogue d'exposition, Museo di Storia della Fotografia Fratelli Alinari, Florence, 1993.

<sup>3</sup> Il existe une littérature très abondante sur le dandy. Pour cette présentation, nous nous sommes limité à deux études: Favardin, Patrick et Bouexière, Laurent. 1988. *Le Dandysme*. Paris: la Manufacture; Natta, Marie-Christine. 1991. *La Grandeur sans conviction: Essai sur le dandysme*. Paris: Editions du Félin (Essai).

<sup>4</sup> Baudelaire, Charles. 1932. *Curiosités esthétiques*. Paris: Editions de la Pléiade. Tome II. Comme toutes les références ci-dessous renvoient à ce recueil de textes, nous nous contenterons donc d'indiquer le titre de l'article et la page.

<sup>5</sup> Baudelaire, Charles, «Salon de 1846», p. 90.

<sup>6</sup> Baudelaire, Charles, «Salon de 1859», p. 255.

<sup>7</sup> Baudelaire, Charles, «Le dandy», dans *Le Peintre de la vie moderne*, p. 349.

<sup>8</sup> Baudelaire, Charles, *Id.*, p. 351.

<sup>9</sup> Baudelaire, Charles, «L'éloge du maquillage», dans *Le Peintre de la vie moderne*, p. 355.





*Fig. 30. Idole de Baidur (Mission suisse aux Indes, 1928). Haut. 85 cm.*

## *Convertir ou se convertir: la Mission suisse aux Indes ou l'Ingénieur R. A. Bergier*

PAR ALAIN MONNIER

La vie de la Mission suisse aux Indes a été brève mais mouvementée. On peut considérer comme sa dernière bonne œuvre le don en mai 1928, par l'intermédiaire du pasteur Gustave Secrétan, d'une collection indienne «après dissolution de cette mission». Il s'agit d'un peu plus d'une centaine d'objets qui se trouvent maintenant au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, où dominent les statuettes de divinités païennes et les modèles réduits d'activités locales.

L'histoire a commencé en 1918: les pasteurs Albert de Haller et Gustave Secrétan lancent un appel pour une «séance constitutive de la Société missionnaire suisse», qui aura lieu le jeudi 25 avril à 2 h. à la salle paroissiale d'Ouchy (derrière l'église, à gauche en descendant de la gare). La cause de cet appel est la situation difficile des missionnaires suisses aux Indes. Affiliés à la

Mission de Bâle, ils sont considérés par le gouvernement anglais, du fait de la guerre, comme allemands. Après les tergiversations du Comité de Bâle pour assurer le maintien sur place d'une quarantaine de «messieurs, dames et demoiselles», il s'agit «de fonder une Société missionnaire suisse, complètement indépendante du Comité de Bâle, qui reconnaisse le bien-fondé des conditions proposées par l'Angleterre et qui soutienne la mission aux Indes (et peut-être à la Côte d'Or) avec amour et consécration» (*Société missionnaire suisse*, Lausanne, Pâques 1918).

Le 11 juin 1918 a lieu l'Assemblée générale des Amis de la Société missionnaire suisse aux Indes, pour soutenir le moral des troupes. La situation aux Indes est en effet catastrophique: «Un missionnaire, employé par la mission industrielle, surmené, désespéré, tomba dans la neu-

rasthénie et, subitement, pendant la nuit, le 9 janvier dernier, mit fin à ses jours en se jetant dans le puits de la station!» (*Nouvelles de la Société missionnaire suisse aux Indes*, Mai 1918).

Le nom de «Mission suisse aux Indes» apparaîtrait bientôt comme une alternative pour désigner la nouvelle Société: «La Mission suisse aux Indes est un membre du corps de Christ qui souffre» (*Nouvelles de la Société missionnaire suisse aux Indes*, Juillet 1918). En même temps paraît un *Bulletin du Comité suisse de secours* intitulé *Mission aux Indes (Mission canaraise évangélique)*: l'activité semble en effet se concentrer sur la région des Mahrattes du Sud, autour de la ville de Mangalore. Aux Indes mêmes, si elle n'est pas encore reconnue officiellement, elle est du moins tolérée. Les conversions et les baptêmes affluent; le nombre de souscripteurs va croissant; le personnel européen s'étoffe.

L'accent est mis, dans les publications, sur les conversions de haut niveau, comme celle du Sâdhou Sundar Singh dont je donnerai plus loin un exemple (*Mission aux Indes*, N<sup>o</sup>. 11, Novembre 1919). On pourra noter que cette conversion est présentée comme le fait d'un choix en toute connaissance de cause, après une étude des autres religions; mais qu'elle s'inscrit en même temps dans une mythologie qui nous renvoie à la Grèce antique, et plus précisément aux figures de Dionysos – le converti est délivré miraculeusement des prisons – et d'Orphée – les serpents et les bêtes féroces n'osent pas lui faire de mal...

*Sundar Singh était le fils d'un riche propriétaire du nord des Indes, dans la fière et noble tribu guerrière des Sikhs. De bonne heure les choses religieuses l'attirèrent et il étudia soigneusement les livres sacrés de son peuple, des Hindous et des Musulmans, espérant en vain y trouver la paix du cœur qu'il cherchait. Le Nouveau Testament l'indigna tellement qu'il le déchira et le brûla. Plus tard, il y revint pourtant et finit, après de grandes luttes intérieures, par se convertir à l'âge de quatorze ans. Sa famille essaya tous les moyens pour l'empêcher de se faire baptiser, mais, comme il restait ferme, son père le chassa finalement de la maison. Le dernier repas qu'on lui servit contenait du poison, et ce n'est que par un miracle de Dieu que sa vie fut sauvée.*

*A seize ans, après son baptême, il se décida à suivre l'exemple des saints hindous (Sâdhous), et à vivre dans la pauvreté la plus absolue, ne possédant qu'une longue robe jaune et sa Bible. Dès lors, il va d'endroit en endroit annoncer la bonne nouvelle du salut, se contentant de la nourriture qu'on veut bien lui donner et dormant où il peut. Souvent, après avoir été chassé d'un village, il a dû se nourrir de feuilles ou de racines et coucher dans une hutte délaissée ou dans une caverne. Mais, s'il a beaucoup souffert et souvent été en danger de mort, il a aussi fait journellement l'expérience de la protection miraculeuse que Jésus a promis à ses disciples. Dieu l'a littéralement entouré de ses anges pour le protéger de ses ennemis; Il l'a délivré des prisons et a plus d'une fois transformé les sentiments de ceux qui voulaient l'attaquer; des serpents et des bêtes féroces n'ont pas osé lui*



*faire de mal. Bien des portes se sont ouvertes à lui, et il a même réussi à prêcher l'Évangile dans les contrées inhospitalières et hostiles du Thibet et de Sikkim. Par son ministère, des dizaines de milliers de personnes ont entendu l'Évangile et un grand nombre d'âmes ont été amenées à Christ.*

Le Bureau de la Mission est maintenant sis 35 rue de Bourg; il publie également depuis 1922 un Annuaire intitulé *En pays hindou, Ténèbres et Lumière*, où l'on traite des religions pratiquées aux Indes, en dénonçant à la fois le paganisme hindou et le danger montant de l'Islam. Sur le terrain, la lutte continue et les idoles sont arrachées au terreau païen. Ainsi de cette «idole de Baidur», qui appartient à la collection du Musée d'ethnographie (fig.30) et qui a fait l'objet des commentaires suivants dans *Mission aux Indes* (No. 1, Janvier-Février 1927):

*Cette belle pièce qui mesure 86 cm. de haut a été trouvée par MM. Jean Denkinger et Dr Schenkel à Baidur près d'Udipi, au bord de la mer. Elle a été rapportée et déposée à notre Bureau à Lausanne par M. le Dr P. de Benoit. Voici en quels termes M. Denkinger raconte leur trouvaille:*

*«Schenkel et moi nous partons en quête d'aventures. Nous arrivons à la large rivière qui coule près de Baidur et se jette dans la mer. Quelques maisons de pêcheurs s'élèvent ici. Les habitants se servent du rivage pour se rendre d'un village à l'autre. Nous poursuivons notre chemin sur la plage quand j'arrive*

*à un morceau de bois curieusement découpé. C'est une tête humaine un peu plus grande que nature. Elle est toute d'un seul bloc en bois dur, mais a dû être un certain temps dans l'eau. Le pied est très abîmé, surtout par derrière. (Travail des termites). Rentrés au bungalow, un évangéliste s'offrit à venir après souper. Il n'y a ni socle ni abri; par conséquent c'est bien la mer ou la rivière qui ont apporté l'idole ici. Sous le regard tranquille de la lune nous l'emportons sur la tête à l'indigène. J'espère que vous aurez du plaisir à la voir à Lausanne.»*

*Comme il y avait des inondations, il se peut qu'elle ait été arrachée par les flots à quelque temple détruit et abandonnée sur le rivage. M. Brockbank, directeur de l'école de théologie de Tumkur, qui l'a examinée à notre bureau pense plutôt que c'est une sorte d'ex-voto, c'est-à-dire une idole qui n'a pas été adorée, sur laquelle ont été appelés les malheurs qui menaçaient un village, et qui a été jetée dans la rivière. Une idole semblable se trouve dans son école de Tumkur. Quoi qu'il en soit, elle est un témoin des efforts faits par les pauvres païens pour être délivrés de leurs terreurs. Seule la foi au Dieu vivant, au Père de Jésus-Christ, peut donner la paix au cœur.*

*Ajoutons ici l'interprétation de cette idole que nous a donnée M. Brockbank: elle a bien le type du peuple canarais. Elle est dominée par le cobra, serpent sacré à cinq têtes, qui projette ses rayons autour d'elle. L'emblème qui surmonte le tout est la mâchoire qui rappelle une des incarnations de Vishnou. La roue aux oreilles, les coquilles tout autour sont aussi des emblèmes du dieu Vishnou.*

*Les traits noirs sur les joues sont les veines du bois par lesquelles une résine a transpiré depuis l'arrivée à Lausanne.*

Mais, entretemps, les discussions avec la Mission de Bâle ont repris. En septembre 1925, le Comité suisse de secours pour la Mission aux Indes a offert à la Mission de Bâle de lui remettre le Canara et les Mahrattes, tout en se déclarant prêt à poursuivre son œuvre de son côté. Bâle n'accepte ni l'une ni l'autre des solutions, prêchant la fusion pure et simple. Un compromis est trouvé: les deux missions s'unissent sous la dépendance d'un nouvel organe, une «Commission pour les Indes». «Dans les limites de cette union, la Mission canaraise garde son indépendance pour la direction de son œuvre au Canara et aux Mahrattes du Sud» (*Mission aux Indes*, N° 3, Mai-Juin 1926).

La décision qui est finalement prise est celle de remettre la Mission à l'évêque de Madras, président du German Missions' Committee des mains duquel les fondateurs de la Mission canaraise l'avait reçue, afin qu'il serve d'intermédiaire pour sa reprise par la Mission de Bâle.

Une «Lettre d'adieux du Comité suisse de secours», datée du 25 mai 1927 et signée par Albert de Haller et Gustave Secrétan, paraît dans *Mission suisse aux Indes* (N° 4, Juillet-Août 1927). La dernière séance du Comité - Comité de liquidation - a lieu le 17 avril 1928. Monsieur Paul Emery y prend la parole et «proteste contre

ceux qui disent que la Mission canaraise a été un fiasco. Les progrès du catholicisme sont réels aux Indes. Sans nous, il aurait gagné tout ce que la Mission évangélique aurait perdu. Nous avons sauvé l'œuvre jusqu'au retour possible de Bâle» (*Mission suisse aux Indes*, N° 3, Mai-Juin 1928).

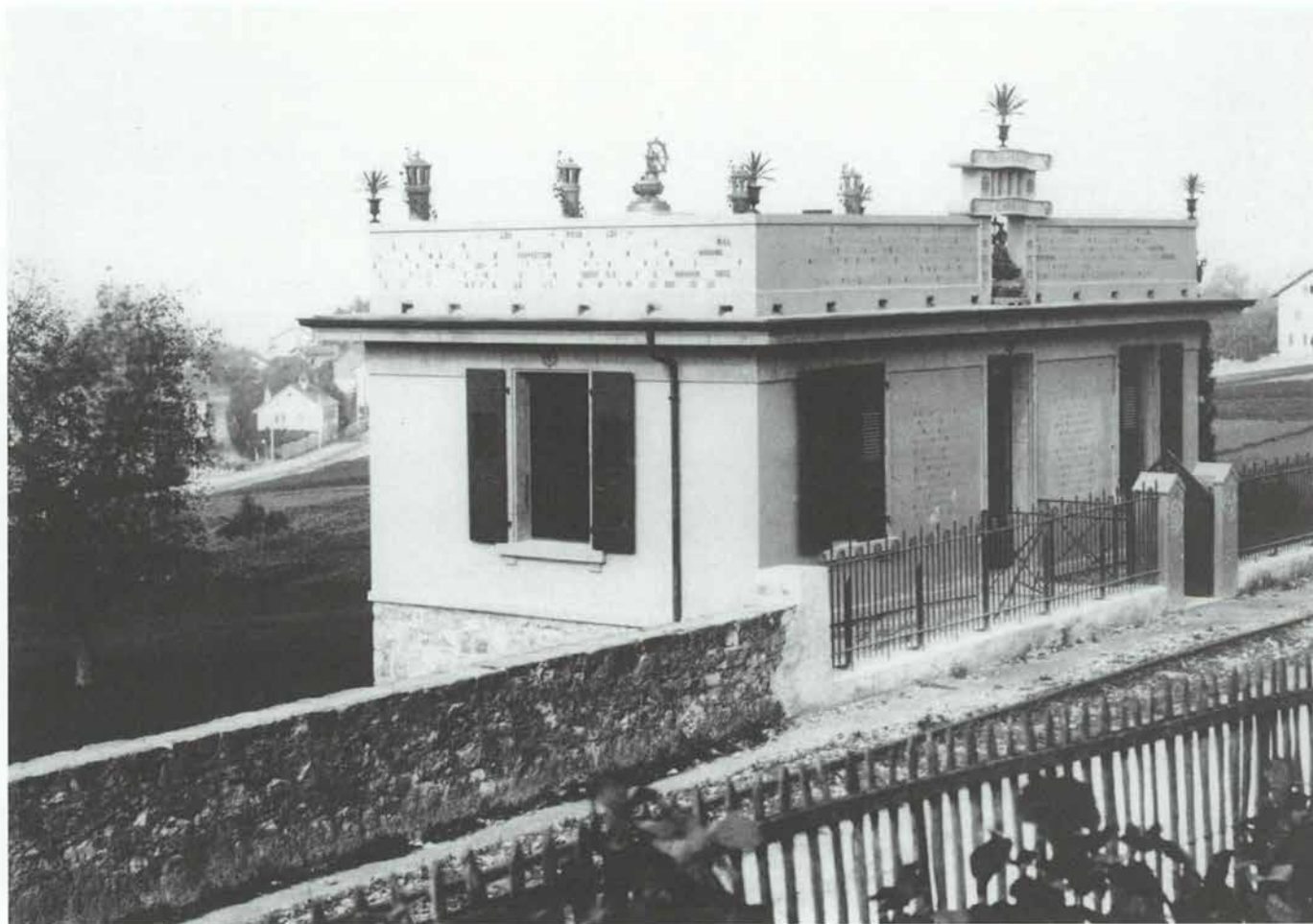
C'est durant cette vie brève de la Mission suisse aux Indes qu'arrive un autre don: Monsieur et Madame de Miéville-Bergier, héritiers de feu l'Ingénieur R.A. Bergier, offrent le 5 avril 1920 divers objets du défunt dont «deux vitraux représentant l'un Bouddha assis et l'autre idem (l'un d'eux est signé W. Megerle, 1912), avec console à tête d'éléphant blanc. Ce support porte l'inscription:

*La Compréhension des souffrances  
La Voie qui amène à la fin de la souffrance  
Voilà l'enseignement que je donne.»*

L'Ingénieur Rodolphe-Adrien Bergier (1852-1920), après être entré dans l'état-major de l'entrepreneur Louis Favre qui construisit le tunnel du Gothard, a passablement voyagé dans le vaste monde: dans la donation de ses héritiers on trouve aussi des balances malgaches, un disque gravé aztèque, un chapeau, des assiettes et des poignards mexicains, des mocassins d'Amérique du Nord, un chasse-mouches africain, un bracelet chinois...

Mais il s'est surtout converti au Bouddhisme, comme en témoigne sa maison «Charitas» à





*Fig. 31. La maison "Charitas" de l'Ingénieur R.A. Bergier à l'avenue d'Echallens à Lausanne.*



Lausanne, avenue d'Echallens, dont on trouve trois photographies à la Bibliothèque Cantonale Universitaire de Lausanne (fig.31). Dans une traduction de l'allemand faite par R. A. Bergier de l'œuvre de Nyanatiloka (lui-même un Allemand converti au Bouddhisme), intitulée *De l'influence du Bouddhisme sur la formation du caractère* (1911, Lugano: Casa Editrice del «Coenobium»), on la trouve représentée avec la transcription «des bases fondamentales de la philosophie et de la morale du Bouddha» qui recouvraient ses murs. Voici ce texte édifiant:

*La Loi de l'Univers, la Condition des Existences, c'est la SOUFFRANCE; La CAUSE de la Souffrance, c'est l'Ignorance de la Loi, c'est le DÉsir à l'EXISTENCE. La LUTTE contre le Désir à l'Existence, la Lutte contre le Mal, Achemine à la PERFECTION. La PERFECTION: C'est l'Extinction du Désir à l'Existence, L'Extinction du Mal; c'est le BUT & la Fin de l'Évolution; c'est le NIRVAHNA.*

*Ce sont Là, mon Frère dans la Souffrance, ce sont Là, dans toute la Pureté de leur Sens, Les Quatre Vérités Fondamentales de la DOCTRINE & de l'Enseignement DU BOUDDHA. La Loi, mon Frère, est Inflexible & Égale pour Tous; Nul n'Échappe à La Loi; la PERFECTION, Seule, Affranchit de la LOI. Le BOUDDHA a Enseigné, mon Frère, que: par le Fait de la longue série de ses Existences, de ses Renaissances successivement Purifiantes; comme Conséquence de sa Propre VOLONTÉ, de sa Propre LUTTE contre le*

*MAL, Chaque ÊTRE Finira par Arriver au Terme de son ÉVOLUTION: à l'Extinction du Désir, à l'Extinction du Mal, à l'Extinction de la Souffrance, à la PERFECTION, à l'Affranchissement de la LOI, au NIRVAHNA. D'un Être qui a Fini par Éteindre le Mal, en lui-même, Le BOUDDHA a Dit, mon Frère: Qu'il a suivi la VOIE DU NIRVAHNA, la VOIE de la ROUE:*

*1. Qu'il a Compris La Loi. - 2. Que ses Pensées ont été Pures. - 3. Que ses Paroles ont été Pures. - 4. Que ses Actes ont été Purs. - 5. Qu'il a Subvenu à sa vie par ses Moyens Purs. - 6. Que ses Efforts ont été Purs. - 7. Que sa Méditation a été Pure. - 8. Que sa Concentration a été Pure.*

*Cet Être Là, mon Frère, a Déjà Achevé de Parcourir la Spirale Complète de ses Existences & de son Perfectionnement; Il a la Connaissance; Il est Évolué, il a Abouti à la Perfection, il s'est Affranchi de la LOI, il N'a plus Besoin d'Être, il Ne Renaîtra Plus; Il est arrivé au NIRVAHNA. Voici, mon Frère, dans Toute la Pureté de leur Sens, Quelques uns des PRÉCEPTES DU BOUDDHA: Médite Les:*

*Renonce à Toi-même, mon Enfant, mais Chéris ton Prochain; Mets-le sur la Voie de la Roue; pour Lui aussi, Fais Tourner la Roue. - Ne Laisse point se Coucher le Soleil avant d'avoir Soulagé Celui qui Souffre, & Séché les Larmes de Celui qui Pleure. - Sois pour l'Ennemi comme le Bois de Santal qui Parfume, même la Hache qui le Coupe. - Suis ta propre Religion & Respecte la Religion d'Autrui; l'Idée*

*Profonde de toute Religion est de Conduire au Bien. - Honore la Femme; Élève-la à Toi; Élève toi à Elle. - Sois Bon pour les Animaux; eux Souffrent aussi. - Tu es Libre, mon Enfant, dans la Mesure où, Toi-même, tu te rends Libre; & Tu Es, Maintenant, ce que, Toi-même, tu t'es Fait dans le Passé: Prépare, Maintenant, tes Existences Futures. - Si tu ne Comprends Pas, mon Enfant, Ni ne Ris, Ni ne Dis: je Crois, j'Accepte; Mais: Médite la Loi, Et Donne à manger à l'Homme qui a Faim, plutôt que de raisonner de ce qui est Inconnaissable, mon Enfant. Ne t'enivre point, tu Paralyserais ton Pouvoir de Volonté; tu Retarderais ton Évolution, tu ferais Mal; Le Mal, mon Enfant, c'est tout ce qui peut retarder ton Évolution et celle du Prochain.*

*Au VI<sup>e</sup> Siècle avant J.-C., & à l'âge de 30 ans, le Prince hindou GAUTAMA, Héritier du Royaume des Sakyas, renonça au Trône; puis, sans trêve ni repos, jusqu'à sa Mort, à l'âge de 80 ans, & sous le Nom Du*

*BOUDDHA, Il Consacra sa Vie au Soulagement des Souffrances de son Prochain &, à l'Enseignement de Sa DOCTRINE; Doctrine à laquelle se rattache, Actuellement, le Tiers de l'Humanité. Le Bouddha n'a cessé de répéter qu'Il n'était point un Dieu, mais bien un homme, arrivant au Nirvahna & Éclairant son Prochain.*

*Ce sont là, écrits pour que tu les médites, ô passant, Quelques uns des PRÉCEPTES du BOUDDHA. Prends sous ta protection cette modeste retraite; ne lui fais pas de mal; Hormis l'Idée, rien n'est précieux.*

*On le voit, la dissolution est à l'ordre du jour dans plusieurs religions. Celle de la Mission suisse aux Indes est une Passion; celle de l'Ingénieur R.A. Bergier est le Nirvahna. Mais ne pourrait-on les réconcilier ici en citant les Écritures (Jean 10: 17): «Il y aura un seul troupeau, un seul Bergier»?*

#### SOURCE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1-12 et 30: Suzanne et Daniel Fibbi-Aeppli,  
Grandson

Fig. 19-20: Alain Monnier

Fig. 31: Bibliothèque cantonale et universitaire  
de Lausanne

Les autres documents font partie des collections  
du Musée d'ethnographie conservées au Musée  
cantonal d'archéologie et d'histoire à Lausanne

#### Numéros d'inventaire des objets illustrés

Fig. 1. V/C-020

Fig. 2. I/Y-001

Fig. 3. IV/B-026

Fig. 4. I/D-137

Fig. 5. II/A-036 à II/A-041

Fig. 6. II/A-156

Fig. 8. I/C-001 à I/C-339

Fig. 9. V/B-001 à V/B-006

Fig. 10. IV/A-087

Fig. 11. III/A-001 à III/A-082 et I/B-001 à I/B-039

Fig. 12. II/A-191 et II/A-192

Fig. 15. I/F-019

Fig. 16. I/F-018

Fig. 17. I/F-017

Fig. 18. I/F-022

Fig. 22. V/A-005, V/A-006 et 4794 (Musée Industriel)

Fig. 24. I/D-227

Fig. 25. I/D-244

Fig. 26. I/D-199

Fig. 27. I/D-253

Fig. 28. I/D-168

Fig. 29. I/D-242

Fig. 30. IV/B-031



## REMERCIEMENTS

Nous remercions vivement toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de l'exposition et de la publication qui l'accompagne.

Roger Loponte pour la scénographie et le graphisme de l'exposition.

Charles Pernoux, collaborateur du Musée, qui a assumé la réalisation technique de l'exposition, avec l'aide précieuse d'Hugo Lienhard.

Les restaurateurs du Musée, Cédric André, Cyril Benoît, David Cuendet et Claude Michel, ainsi que les stagiaires Christian Cevey et Susanne Isenschmid.

Les secrétaires du Musée, Karin Cavin et Martine Prod'Hom pour la saisie des textes.

Joël Duvauchelle pour son initiative informatique.

Nicolas Isoz pour ses informations relatives aux archives du Musée.

Françoise Lambert, du Musée du Vieux-Vevey, pour le prêt des œuvres de William Michaud et du portrait du voyageur Coindet.

Pierre-André Bugnon, du Musée d'histoire naturelle de Vevey, pour le prêt d'un veau à deux têtes.

Jean-Pierre Carrard, de l'Association du Musée de l'école à Yverdon, pour le prêt de matériel scolaire.

Marjolaine Guisan, des Archives communales de Vevey, Frédéric Sardet, des Archives communales de Lausanne et Robert Pictet, des Archives cantonales vaudoises, pour leurs investigations et informations.

La bibliothèque évangélique des Cèdres.

Jean-Mario Fischlin du Musée de la police criminelle.

Les chercheurs et les traducteurs qui nous ont aimablement accordé temps et savoir:

Thierry Bourquin, Katia Brischoux, Alain Clavien, Etienne Corbaz, Gina Fisch, Christophe Gallaz, Christophe Gros, Geneviève Heller, Sjoerd R. Jaarsma, Catherine Kulling, Jean-Frédéric Malcotti, Charles Rohrgasser, Marience Simanjuntak.



Achévé d'imprimer en avril 1997  
sur les presses de Victor Chevalier Imprimerie Genevoise S.A.







**C**asse-tête

**O**ratoire

**m**asque

**p**ustaha

**t**otem

**O**ri peau

**i**déogramme

**r**âpe

**E**tiquette

**t**ambour

**b**arpon

**n**irvahna

**o**s

**g**iberne

**r**aquette

**a**rc

**p**hotographie

**b**ache

**i**dole

**q**uincaillerie

**u**niforme

**e**ncensoir

